

599.7
768a

*L'Hon. L. Garneau,
Comm. Secrétaire de la Commission*

AU LOUP!

*Mme les honorables respectueuses de
l'Amateur... A. N. Montfaut*
Mantreal, 16 fev. 1889-

I

SUS AU LOUP-MARIN!

Sous le nom vulgaire de *loups-marins*, on désigne tous les animaux appartenant à l'espèce des phoques. Leurs troupes immenses habitent de préférence les régions polaires d'où ils émigrent par bandes détachées, vers les rivages des mers tempérées, mais sans jamais pénétrer dans le cercle tropical. Bien différents sont les phoques de l'océan antarctique de ceux de l'océan arctique, et dans chacune de ces régions ils se divisent en un grand nombre de variétés distinctes, tant par leur taille, la conformation de la tête, la disposition des membres antérieurs que par la couleur de leur pelage : mais tous se ressemblent par la partie postérieure, qui s'amincit en forme de poisson et se termine par deux pieds leur servant à la fois de nageoires et de gouvernail. Ainsi, dans l'océan austral, autour des îles Shetland et Falkland on rencontre l'Otaire ou Otarie qui se distingue de ses congénères par ses oreilles munies d'un pavillon extérieur, par ses bras placés plus en arrière et sur les côtés, par une double rangée d'incisives à la mâchoire supérieure, par sa robe soyeuse, dont nos femmes se parent délicieusement, souvent à notre désespoir, à l'épuisement de nos bourses. Les lions de mer (*otaria jubata*) à crinière épaisse et frisée, d'un noir jaunâtre, mesurant jusqu'à quinze pieds de longueur habitent aussi les mêmes parages ; une autre variété de lions de mer fréquente les Kouriles et les côtes du Kamchatka. Réfugiés la nuit sur des rochers, ils

font entendre au loin un sourd rugissement qui met les navires en garde au milieu de la nuit ou dans la tempête. Le plus bizarre et le plus imposant par sa forme et sa taille, c'est l'éléphant marin, (*morunga proboscida*) qui atteint une longueur de plus de trente pieds. Les mâles adultes ont un prolongement du nez en forme de trompe membraneuse et érectile : prolongement mou, élastique, long d'environ un pied et demi. Très recherché par les pêcheurs américains, plutôt pour son huile que pour sa fourrure, d'un poil gris-bleu ou brun foncé, rude et grossier. "Cet animal, dit Meunier, se trouve sur les plages de la plupart des îles désertes de l'hémisphère austral, vit en troupes de cent cinquante à deux cents individus, émigre régulièrement pour passer l'été dans le nord de la zone qu'il habite et l'hiver dans le sud. Pendant les quatre premiers mois de l'année, il ne quitte pas la mer, se nourrit de poissons, de mollusques et de crustacés, devient excessivement gras : pendant le reste de l'année il va souvent à terre y chercher les bourbiers pour s'y vautrer : on l'y trouve quelquefois endormi. Chaque femelle fait un ou deux petits qu'elle allaite pendant deux ou trois mois."

Dans nos mers arctiques, nous avons le loup-marin moine (*hooded seal*) ou à poche, la vache marine ou morse, l'ourzin de mer, le loup-marin barbu, (*phoca barbata*) le phoque commun (*phoca vitulina*), le plus répandu dans les régions arctiques, le loup-marin tête-de-cheval ou phoque gris, le wasbistouis qu'on rencontre jusqu'à Tadoussac, d'une longueur de

dix à douze pieds, le *harbor seal* ou *loup-marin d'esprit* qui ne quitte jamais les eaux du bassin du Saint-Laurent, et enfin, le loup-marin du Groenland, (*phoca groenlandica*), le *harp seal* des Anglais, le même que les Terre-neuviens prennent en si grand nombre, tous les printemps, et qui remonte le fleuve Saint Laurent, jusqu'à Manicouagan, aux premières glaces et passe l'hiver dans le golfe. Nous nous en occuperons longuement tout-à-l'heure.

Le *phoque oursin* de la mer de Behring a pris récemment une importance politique extraordinaire. Encore un peu et il allait donner lieu à une guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Sa longueur est de cinq à six pieds, son pelage rude en dessus est presque satiné et d'une belle couleur rousse sur le ventre ; vivant au milieu des récifs et des rochers ses mœurs sont excessivement sauvages, et il est fort difficile à approcher.

Chose assez singulière, nous n'avons pas une seule variété de phoques qui porte le nom de loup-marin, et toutefois, nous nommons ainsi toute la famille. Ce n'est pas la seule bizarrerie qu'on remarque dans ces dénominations. N'y a-t-il pas des chevaux marins ? Eh oui, nous avons le cheval marin, mais la femelle s'appelle-t-elle une cavale, et son petit un poulain ? Pour cela, non. Que pensez-vous d'une vache marine mâle ? Cet animal existe pourtant, et sans être hermaphrodite encore, mais on ne le nomme pas ainsi.

Les habitants de la côte nord désignent le *harp seal* sous différents noms : ils l'appelleront tantôt *brasseur*, tantôt *barré* ou *cœur* ; le *moine* est pour eux une *poche*, ou un *wastic* : ils ont encore le *gommeux* qui fréquente les rivières en même temps que le loup-marin d'esprit.

“ Les *Wabishtouis*, dit l'abbé Ferland, sont fort gros : la ressemblance de leurs traits avec ceux des Esquimaux a donné naissance à la tradition qui porte que ce peuple est descendu d'un *compte* de *Wabishtouis*, ostracisés par le *tribut* et forcés de chercher une nouvelle patrie sur

la terre ferme.” C'est probablement une troupe de ces animaux que les compagnons de Sir Humphrey Gilbert abordant à Terre-neuve prirent pour des sirènes.

Parlant de l'espèce en général, Cuvier la décrit à peu près comme suit : “ Le phoque est un genre de mammifère de la famille des carnivores amphibies.

“ La partie antérieure de son corps est celle d'un quadrupède, la postérieure est celle d'un poisson.

“ Un museau court, des orbites sans sourcils, un front large, un crâne vaste et arrondi lui donnent une physionomie particulière. Les mains jusqu'aux poignets, les pieds jusqu'aux talons sont compris dans l'enveloppe générale du corps. La queue qui est courte, est placée entre les pieds. Il y a cinq doigts à chaque membre ; les doigts des membres postérieurs sont réunis par une membrane, ce qui en fait de véritables nageoires. Les pieds se touchent par la plante, et sont, par conséquent, placés sur le côté, le pouce en bas.

“ Les yeux grands, ronds et à fleur de tête, ont une pupille semblable à celle du chat domestique, qui se rétrécit au grand jour, se dilate et s'arrondit dans un jour moindre.

“ Les narines, placées un peu en arrière de l'extrémité du museau, présentent, chacune, deux ouvertures longitudinales formant un angle à peu près droit ; elles sont ordinairement fermées, et il semble que l'animal doive faire effort pour les ouvrir : il ne les ouvre que lorsqu'il veut expulser l'air de ses poumons ou y introduire de nouveau et elles deviennent alors circulaires. L'utilité d'un pareil mécanisme chez un animal qui demeure fréquemment sous l'eau est évidente ; le phoque respire d'ailleurs d'une façon très inégale et souvent à des intervalles fort éloignés. On le verra suspendre cette fonction pendant une demi-minute sans y être contraint. La quantité d'air qui, à chaque aspiration, entre dans les poumons, est

considérable ; aussi, les phoques peuvent-ils demeurer longtemps sous l'eau.

“ Les oreilles externes ne consistent qu'en un rudiment triangulaire, dont les dimensions, tant en hauteur qu'en largeur, sont à peine de deux ou trois millimètres ; elles sont placées au-dessus des yeux, un peu en arrière, mais la partie osseuse de l'organe de l'ouïe est à la même place que chez les autres mammifères. Le pavillon se ferme lorsque l'animal pénètre dans l'eau.

“ La langue est douce, un peu échan-crée à la pointe. M. Cuvier n'a jamais vu aucun phoque la faire sortir de sa bouche ; c'est une grande qualité morale de n'avoir pas la langue longue.

“ L'odorat paraît être aussi imparfait que l'ouïe ; cependant, chez aucun mammifère, les cornets du nez ne font des circonvolutions plus nombreuses. On suppose que le phoque pourrait avoir ce moyen de sentir. “ Ce serait de mettre les émanations odorantes du corps renfermées dans sa bouche en contact avec la membrane pituitaire, en les introduisant dans le nez par le palais.

Les phoques vivent de poissons, de crustacés et de mollusques : les lous marins d'esprit paraissent avoir un goût prononcé pour le saumon et les truites : ils se tiennent en nombre au pied des chûtes et dans les pools ou fosses où ces poissons font un séjour prolongé en remontant les rivières du Labrador canadien. Certains individus se montrent capricieux dans le choix de leur nourriture, au point de se laisser mourir de faim, plutôt que de changer de mets. “ Je n'ai jamais pu faire manger aux phoques que j'ai observés, dit Cuvier, que l'espèce de poisson avec laquelle on avait commencé à les nourrir. L'un n'a voulu manger que des harengs, et un autre que des limandes : le premier préférerait même des harengs salés aux autres espèces fraîches, et le second est véritablement mort de faim, parce qu'on n'a pu lui fournir des limandes ; les tempêtes de l'équinoxe ayant momentanément suspendu la

pêche, un de ces animaux ne mangeait qu'au fond de l'eau, l'autre que sur terre.

Le cerveau du phoque est fort développé, très riche en circonvolutions : et chez quelques-uns, il est même plus volumineux que chez l'homme.

Ceux dont Cuvier nous entretient (ils étaient au nombre de trois) ne s'effrayaient, ni de la présence de l'homme ni de celle des animaux. On ne parvenait à les faire fuir qu'en s'approchant assez d'eux pour leur donner la crainte d'être foulés aux pieds, et, dans ce cas-là, ils n'évitaient jamais le danger qu'en s'éloignant. Un seul menaçait de la voix et frappait quelquefois de la patte, mais il ne mordait qu'à la dernière extrémité. Il en était de même pour conserver leur nourriture ; quoiqu'ils fussent très-voraces, ils ne témoignaient aucune crainte de se la voir enlever par d'autres que par leurs semblables : plusieurs fois j'ai repris le poisson que je venais de donner à l'animal, qui en avait le plus grand besoin, sans qu'il ait fait obstacle à ma volonté, et j'ai vu des jeunes chiens, auxquels un de ces phoques s'était attaché, s'amuser, pendant qu'il mangeait, à lui arracher de la bouche le poisson qu'il était prêt à avaler, sans qu'il témoignât la moindre colère. Mais lorsqu'on donnait à manger dans le même bassin, à deux phoques réunis, il en résultait presque toujours un combat à coups de pattes, et, comme à l'ordinaire, le plus faible ou le plus timide laissait le champ libre au plus fort ou au plus hardi.

“ Dans les premiers jours de son arrivée, un de ces phoques fuyait lorsqu'on le flattaît de la main, mais, quelques jours après, toute crainte avait cessé : il avait reconnu la nature du mouvement de ma main sur son dos, et sa confiance était entière. Ce même phoque était enfermé avec deux petits chiens qui s'amusaient souvent à lui monter sur le dos, à aboyer, à le mordre même ; et quoique tous ces jeux et la vivacité des mouvements qui en résultaient fussent peu en harmonie avec ses habitudes et ses mouvements, il en

appréciait le motif, car il paraissait s'y plaire, jamais il n'y répondit que par de légers coups de patte qui avaient plutôt pour objet de les exciter que de les réprimer.

Un autre s'était surtout attaché à la personne qui avait soin de lui : après un certain temps, il apprit à la reconnaître d'aussi loin qu'il pouvait l'apercevoir ; il tenait les yeux fixés sur elle jusqu'à ce qu'il ne la vit plus, et accourait dès qu'elle s'approchait du parc où il était enfermé. La faim au reste entraînait aussi pour quelque chose dans l'affection qu'il lui témoignait ; ce besoin continu et l'attention qu'il donnait à tous les mouvements qui pouvaient l'intéresser sous ce rapport, lui avaient fait remarquer, à soixante pas, le lieu qui contenait sa nourriture, quoique ce lieu fut tout à fait étranger à son parc, qu'il servait à une foule d'autres usages, et que, pour y chercher le poisson, on n'y entrât que deux fois chaque jour.

Si le phoque était libre, lorsqu'on approchait de ce lieu, il accourait et sollicitait vivement sa nourriture par des mouvements de tête et surtout par l'impression de son regard.

Une foule d'observations ont d'ailleurs montré que le phoque, lorsqu'il a été pris jeune, s'attache à son maître, et qu'il éprouve pour celui-ci, une affection aussi vive que le chien. On en a vu aux quels des matelots ou des bateleurs avaient appris à faire différents tours, et qui les exécutaient au commandement, avec assez d'adresse et beaucoup de bonne volonté. Mais, si on les tourmente trop, ils peuvent devenir dangereux. Pour les conserver longtemps en captivité, il faut les tenir, pendant la plus grande partie du jour, et surtout lors de leurs repas, dans un cuvier à demi rempli d'eau ; la nuit, on les fait coucher sur la paille. Les ménageries d'Europe en ont souvent possédé, et les montreurs d'animaux en font souvent voir dans les grandes villes.

Le cirque de Barnum qui est venu ici,

l'été dernier, n'en possédait-il pas un de la variété la plus rare, un *otaire* ? à l'allure la plus fière, au poil le plus doux, qui faisait soupire les plus jolies femmes. Quel plaisir pour elles de se couvrir de sa fourrure chatoyante et onctueuse à la fois. Hélas ! Barnum ne voulait, ni pour or ni pour argent, pas même pour de beaux yeux, vendre son *otaire*.

Il n'y a pas si longtemps encore, deux jeunes loups-marins ont été déposés dans le bassin du square Victoria et y ont passé quelques semaines, assez alertes en apparence. On leur avait ménagé une plate-forme sous un jet d'eau, où ils prenaient tranquillement des bains d'orage : on leur servait des poissons vivants, lâchés dans le bassin, qui a bien la forme d'un grand plat, et ils en usaient à souhait, sans couteau ni fourchette. Des morceaux de glace flottaient à la surface du bassin, pour leur faire illusion, en leur rappelant la patrie absente des mers du nord, en leur refaisant une *petite Troie*. Ils semblaient se complaire au milieu de nous, à commencer, bien entendu, par le bassin, la glace et le poisson qu'il contenait, lorsqu'un bon jour, ou peut-être une bonne nuit, ils disparurent sans qu'on en ait entendu parler depuis. On a soupçonné certain conseiller municipal, du temps, adversaire juré des bains publics, pour cause de pudeur, d'avoir été l'auteur de cet enlèvement : mais l'affaire fut étouffée ou plutôt noyée sans conséquence historique qui vaille la peine d'être connue ici.

C'est l'année dernière, je crois, qu'on en a tué un, de deux cents livres, à l'entrée de la rivière Saint-Charles, sous les murs de Québec : et quelques jours après, tout près de Montréal, au Saut-au-Récollet, par esprit de rivalité sans doute, ou en abattait un autre, du poids de plus de trois cents livres.

Il y a cinquante, quarante ans, peut-être moins, les loups marins n'étaient pas rares autour de Montréal et au-dessus, voire même dans les rapides des Cascades,

du Buisson et des Cèdres, entre les lacs Saint-Louis et Saint-François. Etant enfant, allant à l'école, j'ai vu sur la clôture du chemin du Roi, près de la maison de M. Fanfan Brossoit, (aux Cascades) jusqu'à dix carcasses de loups-marins, cue ce chasseur émérite avait tirés à balle, durant l'hiver, au pied des rapides du Buisson. Si jamais vous visitez le Buisson, un des plus pittoresques endroits du pays, demandez à voir le vieil orme fourchu qui servait d'affût au père Fanfan. Tout un chacun de l'endroit vous l'indiquera, car le père Fanfan, aussi bon homme qu'habile tireur, est passé dans la légende ou si vous l'aimiez mieux dans le cœur de notre génération, et le cœur est le vrai gardien d'archives de ceux qui ne savent pas lire.

Ces loups marins, fils de l'eau salée, que venaient-ils faire dans nos eaux douces ? Ne craignaient-ils pas de s'y corrompre ? C'étaient peut-être des désœuvrés, des fils de famille ruinés qui tentaient des aventures à la recherche de contrées nouvelles : des désabusés cherchant une retraite, et voulant arroser d'eau douce des remords cuisants d'eau salée ; des archéologues, visitant, curieux, l'empire où leurs ancêtres furent longtemps rois et maîtres, à l'époque que les géologues ont baptisée du nom de Champlain, époque où ces rois avaient peut-être un trône sur le pavé que nous foulons de nos pieds rustiques.

Si vous me demandez mon avis, je crois que ces loups marins se sont inquiétés des travaux de creusage du lac Saint-Pierre, d'abord : puis, de la construction du pont Victoria, puis, du prolongement de nos quais, puis, de l'exhaussement du chenal des îles de Boucherville ; puis, de la dynamite ; puis, du chemin de fer sur la glace ; puis, du tunnel projeté sous l'île Sainte-Hélène ; puis, des chaussées de refoulement de la Pointe Saint-Charles—systèmes Fournier, Galt ou autres. Je soupçonne un peu que celui qu'on a tué, l'année dernière, au Sault-au-Récollet, d'avoir été un ingénieur, cherchant un déversoir, au nord, que nous désespérons

de trouver, au sud. Je regrette qu'il soit mort sans avoir donné son avis sur les pompes d'épuisement de la Corporation, sur son talus d'exhaussement et sur le système de barrage des glaces du lac Saint-Louis proposé par le capitaine Parisien. Espérons qu'il resta encore des ingénieurs dans l'espèce.

Cependant, on ne peut se défendre, ici, de s'inquiéter et de se demander. " De quelle espèce étaient ces loups-marins ?

Sans vous flatter, messieurs, je vous dirai, en toute assurance, que c'étaient des *loups-marins d'esprit* (*harbor seals*), puisqu'ils tenaient tant à vous connaître.

II

LES LOUPS-MARINS DU GOLFE SAINT-LAURENT

Vous me permettez sans peine de parler désormais plus sérieusement du sujet sérieux, au point de vue économique et industriel que je traite en ce moment. La description du phoque étant faite, ses mœurs étant connues, il nous reste à parler des intimes de la famille qui fréquentent les eaux de l'Atlantique, à l'estuaire du Saint-Laurent, et remontent notre fleuve aussi loin que les eaux salées de la mer.

Vis-à-vis de Terre-Neuve, sur les bancs, et en remontant le long des côtes du Labrador, comme dans le golfe Saint-Laurent, il n'y a que quatre variétés de phoques qui sont :

1o le loup marin d'esprit : *harbor ou bay seal*.

2o le *square flipper*, ou phoque barbu, le *wastic* des Esquimaux.

3o le *hooded seal* ou phoque moine.

4o le *harp seal*, vulgairement le *brasseur* ou le *barré*, le *Cœur*.

Le *loup-marin d'esprit* (*Bay ou harbor seal*). Le plus petit de tous les phoques, peut-être aussi le plus gentil ; c'est celui qu'on voit durant toute l'année, au cœur même de l'été, dans les havres de la côte nord, dans les rivières, au pied des rapides, évoluant avec une certaine élégance autour des navires, s'approchant, recu-

lant, plongeant, dansant parfois sur les vagues, sortant une moitié de son corps hors de l'eau comme pour mieux nous voir, curieux, évidemment intéressé de notre présence.

A Mingan, on les compte par centaines ; dans les rivières, j'en ai vu plus de vingt à la fois, au pied de la même chôte ; ils naissent et vivent dans nos eaux, sur nos sables, nos îlots et nos *cayes* (écueils). Les mères mettent bas, sur terre, au commencement de juin et font leurs amours au mois d'août : un cercle de poils soyeux marque l'endroit où le petit a été déposé, d'où il s'est élancé à l'eau pour la première fois ; c'est là son berceau, voyez ses langues ! Les chasseurs de la côte en tuent un certain nombre durant l'été ; ils en prendront d'autres dans leurs filets, à l'automne ; mais en somme, les *Harbor seals* sont trop peu abondants et surtout trop petits (les plus gros ne vont pas à 200 lbs), pour qu'ils puissent représenter une valeur notable dans une spéculation de chasse au loup-marin.

Passons alors à d'autres :

2o *Le Square flipper ou phoque barbu* : Les auteurs que j'ai sous la main, et je n'ai pas le temps de me renseigner plus à fond ailleurs, me disent que le *square flipper* est rare sur les côtes de Terre-Neuve. De là, j'ai lieu de croire qu'il est encore plus rare sur les côtes du Labrador Canadien. Peut-être est-ce le *Wabishtouis* dont parle l'abbé Ferland ? A tout hasard, il est bien sûr qu'il n'a pas une valeur importante dans l'exposé que nous avons à faire ;

3o *Le Phoque-moine ou poche* : (*hooded seal*). C'est une bête puissante, qui mesure jusqu'à vingt pieds de longueur, vaillante et courageuse, luttant jusqu'à la mort pour défendre sa progéniture. Plus d'une fois, les chasseurs les plus acharnés ont dû retraiter devant elle parce qu'ils n'avaient plus de salut que dans la fuite.

Le capitaine Joncas, de Natashquan, me racontait, cet été même, qu'il a vu

trois chasseurs bien armés et intrépides, aux prises avec un *moine mâle*, qui, pendant près de vingt minutes, sut leur tenir tête et même gagner du terrain sur eux. La mère, le père et leur petit se trouvaient sur une glace : nos trois chasseurs les attaquèrent sans calcul, tirant leurs coups de fusil dans la masse, au hasard ; mais il se trouva, pour leur malheur, que le petit fut frappé à mort. Ils ne pouvaient avoir plus mauvaise chance : car le moine aime mieux ses petits que lui-même, et pour les venger il trouve le double du courage qu'il pourrait déployer pour les sauver. C'est un axiôme de chasse "qu'en attaquant une famille de moines il faut d'abord abattre le mâle" ; lui mort, on a vite fait de réduire la femelle et le petit. Mais, si vous commencez par le petit, gare à vous !

Pas moins de vingt-cinq coups de fusils furent tirés à bout portant sur l'animal : il était percé de part en part, le sang jaillissait de ses flancs à chaque aspiration, mais il ne paraissait pas sentir ses blessures ; la tête haute, la gueule écumante et baveuse de sang, il marchait broyant, labourant la glace, de son poids, de ses mains, de ses pieds, brûlant ses trois adversaires de la flamme de ses yeux, les asphyxiant de son haleine empestée ; avec des mouvements de catapulte, il allait les atteindre, les pousser à l'eau, les déchirer de ses dents ou les écraser sous ses pieds, lorsque l'un d'eux s'écria : "serait-il possible que des hommes auraient peur d'un loup-marin ?" En même temps, se précipitant sur l'animal, il lui plongeait son couteau de chasse au défaut de l'épaule ; le vieux moine ouvrit la gueule, comme dans un baillement, puis sa tête si fière s'abattit lourdement sur la glace ; il était mort.

De rage, le vainqueur l'éventra, lui arracha le cœur (masse de la grosseur d'un seau), qui fit trois bonds spontanés après avoir roulé sur la glace : le sang de l'animal était si chaud, que la main plongée



dans ses entrailles ne pouvait y résister que quelques secondes.

On compta les trous de balles dans son corps : il y en avait dix-sept, dont six percés, d'outre en outre.

A l'avenir, ajouta le capitaine, si ces trois chasseurs se rencontrent en pareille position, ils devront savoir comment s'y prendre pour éviter d'être administrés par un vieux moine. Celui-là n'avait pourtant que quatorze pieds de longueur, et je vous répète qu'il y en a qui mesurent jusqu'à vingt pieds, dans les eaux du golfe Saint-Laurent même.

Ils ne se mêlent pas généralement à la tourbe grossière des *Harp seals*. Le plus souvent, ils se tiennent au large, comme des grands seigneurs d'autrefois, isolés dans leurs terres — de glace. — Si vous les trouvez au milieu de la plèbe, c'est qu'un coup de vent, un courant une, convulsion des glaces les y aura jetés. Mais là encore, quand on les approche, ils restent grands et fiers quoique pressés par la foule.

Le Moine est indéniablement le plus gros phoque des eaux du golfe Saint-Laurent. Quiconque a abattu un vieux moine en parle longtemps comme d'un exploit fort méritant. C'est qu'avec cette espèce de poche ou de bourse à double compartiment qui lui recouvre la tête, à l'âge adulte, le mâle trouve le moyen de se rendre à peu près invulnérable. Au moment du danger ou dans un mouvement de colère, il enfle, gonfle cette espèce de carmagnole qui s'étend aussitôt comme

un coussinet sur sa tête, ses yeux et son museau. Le plomb rebondit sans effet, sur ce sac rempli d'air. C'est à peine si le poignard le plus aigu, poussé d'une main vigoureuse pourra le transpercer. Animé par la vengeance, par l'odeur du sang des siens, il ne recule plus, il avance au contraire hardiment sur l'ennemi, qu'il menace de broyer sous ses dents puissantes ou d'écraser de son poids : il le pousse désarmé à la mer : c'en est fait du chas-

seur, s'il ne trouve son canot sous le pied ou s'il n'atteint son terrible adversaire au cœur, ou s'il ne réussit à crever l'impénétrable turban qui lui couvre la tête.

Les jeunes Moines ne sont pas revêtus de cette toison laineuse que portent les petits Groënlandais (*harp seals*) et leur couleur leur a valu le nom de *dos bleus* ; ils viennent au monde deux ou trois semaines après ceux-là, sur une glace perdue, à distance de la banquise qui porte la masse grouillante de cette population de race inférieure. Le père et la mère entourent leurs héritiers des soins les plus attentifs, les nourrissent, les protègent et donnent au besoin leur vie pour eux : mais c'est le père qui se montre le plus dévoué, le plus vaillant, le plus héroïque.

Trop rares sont les Moines dans nos eaux pour qu'ils méritent une mention parmi les produits de la chasse aux loup-marins. Ils y figureraient à peine dans la proportion de un contre cent mille *harp seals*.

Le seul vrai loup-marin de chasse ou de commerce, celui qui fait la fortune des armateurs de Saint-Jean, celui qui remplit chaque année le vaste estuaire du fleuve Saint-Laurent, c'est le *phoque* du Groenland, c'est le *harp seal*, avec lequel nous allons lier plus ample connaissance.

Permettez-moi de vous le présenter sous ses divers noms et qualités.

Jeune, jusqu'à six semaines, les Anglais et les Américains, cela va sans dire, le désignent du nom de *White-coat*, que nous traduisons forcément par "*Capot blanc*." Ce nom lui vient du pelage blanc, un peu jaunâtre, fort soyeux, dont il est revêtu en venant au monde. Après six semaines, il a déjà dépouillé cette robe ou plutôt ces langes de l'enfance pour se couvrir d'un poil gris blanc, rude au toucher, à rebours ; la peau tachée de brun se voit à travers ce poil et lui prête ses nuances ; de là le nom de *ragged-jacket*, donné au jeune Groënlandais, au moment où il va prendre la mer, nom qu'il conserve jus-

qu'à son retour, (si toutefois il revient), au mois de novembre suivant. Les gens de la Côte ont fait du *ragged-jacket*, le "loup marin barré", et pourtant *ragged-jacket* devrait, ce me semble, se traduire par *guenillou*. Ne craignez pas de les mortifier par cette appellation, car tout à l'heure on les appellera les *bedlamers*, ce qui veut dire "des fous" et ils garderont ce nom jusqu'à deux ans pour devenir alors, (nous ne parlons que des mâles), le *Harp seal*, qui donne son nom à toute l'espèce. Ce nom lui vient d'une double bande brune qui lui part des épaules et descend sur les côtés, enjolivée de fioritures de manière à dessiner sur le fond gris blanc, légèrement teinté de brun, la forme d'une *harpe* ou d'un fer à cheval. Les Acadiens n'y voyant que deux bras étendus ont vite trouvé le mot *Brasseu*, qui désigne les mâles seulement, non pas toute l'espèce.

En Europe, le *Harp seal* se dénomme le *grand phoque*, et le *harbor seal* est le phoque commun. Ici, pour éviter tout malentendu, je mettrai de côté la dénomination vulgaire ou scientifique, pour m'en tenir simplement aux noms anglais : Je ne demande qu'une chose, c'est qu'il soit bien compris que le *Harp seal*, le *Brasseu*, le *Barré*, et le *Phoca-Groenlandica* sont le même loup-marin, et que ce loup-marin est le loup-marin du commerce, dont la dépouille fait étalon monétaire à Terre-Neuve, tout comme la peau de castor autrefois au Canada.

A Terre-Neuve, lorsqu'on parle de poisson, il est toujours entendu qu'il s'agit de la morue : de même, s'il est question de loup-marin, c'est du *harp seal* qu'il s'agit. En fait de poisson, on a bien le hareng, le maquereau, le saumon, le flétan et *tutti quanti* : cependant, en principe, par convention commerciale, le poisson, c'est la morue. Certes, on a bien aussi plusieurs variétés de phoques, mais du moment qu'il s'agit de commerce, il n'y a plus qu'un seul phoque, le *Harp seal*.

Quand le grand chancelier Bacon écrivait, il y a près de trois cents ans, que "les Bancs de Terre-Neuve valaient mieux que toutes les mines du Pérou ;" il avait parfaitement raison. Cet homme dont l'historien Macaulay a dit, de nos jours : "tournez-vous de n'importe quel côté du monde intellectuel, et les trophées de ce prodigieux esprit vous apparaîtront en face ;" cet homme dis-je, qui a couvert le monde des lumières de son intelligence attend encore la juste interprétation du jugement qu'il a porté en 1610 sur la valeur des eaux de l'Océan Atlantique en embrassement avec celles du fleuve Saint-Laurent. Qui pourra jamais mettre au jour la millionnième partie des richesses dont les seuls *bancs* de Terre-Neuve surabondent ? Mais, peut-être seriez-vous curieux de connaître ce que nous appelons les *Bancs* de Terre-Neuve ? Un de mes amis, un journaliste de Saint-Pierre Miquelon va vous en donner une description, laquelle, pour être, par endroits, fort humoristique, n'en est pas moins exacte.

"Cet expression de *Bancs*, il ne faudrait pas la prendre trop au pied de la lettre. L'homme toujours prompt à matérialiser l'image que le vocable dépeint à son imagination serait tenté de donner aux Bancs de Terre-Neuve une physionomie spéciale. Quand les paquebots transatlantiques traversent le Grand Banc et que la nouvelle se répand à bord, les jolies passagères qui ont fait un bout de toilette comme pour voir "le banc des accusés" traduisent leur désappointement par une petite moue voulant dire : "Ah ! ce n'est que cela !" ... Il semblerait qu'à leurs yeux éblouis d'idéal, les *Bancs* devraient évoquer je ne sais quelle idée vague de publication de mariage. Hélas ! j'en suis fâché pour leurs imaginations vives, mais rien ne différencie le Grand Banc du reste de l'Océan. La couleur de l'eau n'est pas plus verte, la palpitation du flot sous lequel respirent tant de poissons, n'est pas plus forte que partout ailleurs. Rien de la vie d'en dessous ne se manifeste à la surface.

Le Banc est là qui déroule son implacable monotonie, sans l'ombre d'un poteau indicateur, comme de raison. Pour savoir si on est sur le Banc même—à moins de se fier aux godes et aux godillons, petits oiseaux noirs en faction sur la crête des vagues—il faudra faire usage du thermomètre ou de la sonde. Le thermomètre plongeur donnera la température des eaux, car il est remarquable que les eaux du Banc ont un abaissement considérable de 10 à 15 degrés. Quand à la sonde, elle permettra de vérifier les profondeurs, lesquelles sur une étendue de près de deux cents lieues qu'occupe le Grand Banc restent à peu près les mêmes, c'est-à-dire variant entre 40 et 100 mètres, tandis qu'au delà des accores, la sonde ne rencontre pas le fond, même à plusieurs milliers de mètres.

Comment se sont formés ces vastes plateaux sous-marins, qui sont comme un *Trocadéro* pour la morue ? On se l'est demandé, et on décide généralement que de l'embrassade du Gulf-Stream avec le courant Polaire naquirent les Bancs de Terre-neuve. Salut à toi, noble Gulf-Stream, immense courant d'eau chaude qui, parti plus bas que le Golfe du Mexique, remonte dans le Sud du Grand Banc, emportant dans ton fleuve rapide cet essaim tourbillonnant d'animaux marins microscopiques, mollusques pélagiens, présents des mers Tropicales. Salut à vous, majestueux courants Polaires, mystérieux comme votre pays d'origine, qui charriez ces grandioses *ice-bergs*, arrachés à la zone Arctique. Quand les deux masses d'eau se choquent, à la bifurcation du Gulf-Stream, quels saisissants effets produits cette douche écossaise ! Au contact des eaux chaudes du Gulf-Stream, les grandioses *ice-bergs* se désagrègent ; ce qui est glace se fond ; ce qui est pierre ou toute autre matière solide enchassées dans la pyramide cristallisée se détache, tombe au fond de la mer et marque sa dernière étape. Quand aux animaux marins microscopiques, mollus-

ques pélagiens, présents des mers tropicales, étranglés par le froid, ils meurent, et leurs débris ajoutent au lit de la mer ; les dépôts succèdent aux dépôts, les détritus se superposent, l'amoncellement se fait peu à peu, et c'est ainsi que d'apports en apports se sont formées ces immenses alluvions qui demandent toujours à monter, si bien que la prédiction faite dernièrement par un officier de la marine anglaise, à savoir que dans plusieurs siècles, il s'élèvera du Grand Banc, une île dans le genre de Terre-Neuve, n'est pas dénuée de vraisemblance. Déjà, plusieurs ne nos vieux banquiers nous ont déclaré que depuis trente ou quarante ans qu'ils pratiquent le Banc, ils ont constaté une diminution de fond de 3 à 4 mètres. C'est principalement vers le Nord du Banc que se fait remarquer cette diminution graduelle, d'où cette conclusion : que les principaux apports viennent du courant polaire.

A l'extrémité méridionale de ces bancs, soit, au 41ème parallèle par le 46ème degré de longitude ouest, fixez un point : remontez jusqu'au 52ème degré de latitude, à la hauteur du détroit de Belle-Ile : et fixez un second point ! tracez de là sur la carte une ligne imaginaire nord-est qui vous porte jusqu'à la côte du Groënland, vers le 61ème parallèle, et vous aurez déterminé les limites Est des domaines du *Harp seal*. Jusqu'à quel point prolonge-t-il ses courses le long des rives du Groënland ? Je ne saurais le dire, mais Crantz, l'auteur d'une histoire du Groënland très estimée, constate leur arrivée à Upernavitch au mois de juin, par bandes énormes venant du sud. Leur séjour dans ces régions boréales dure deux ou trois mois ; dès que la mer frissonne sous les premiers froids de septembre, tournant le dos au pôle, ils prennent leur course dans la direction du sud-ouest. Ils descendent d'abord à petites journées, faisant ripaille des harengs qui remplissent à les faire déborder, les profondes indentures du Labra-

dur Est : puis, bientôt l'hiver, les cinglant de son fouet ils reprennent la mer franchement en bataillons serrés que précède une légère avant-garde d'éclaireurs. Rien de plus imposant que cette émigration farouche de la famille la plus nombreuse des phoques du nord. Des personnes qui ont assisté à leur passage, du haut des falaises bordant la côte rapportent que le défilé dure de cinq à six jours, que la surface de la mer est radicalement pavée de têtes, qu'avec les plus fortes lunettes on ne peut mesurer la largeur de la procession.

Etant donné que leur course est de dix milles à l'heure ; que le défilé dure cinq jours ou cent vingt heures ; supposant leur masse en largeur d'environ cinq lieues—à rangs serrés—c'est par centaines de millions, par milliards peut-être que se chiffrent leur nombre. Arithmétiquement, leur nombre est incalculable, et économiquement ils représentent une richesse inépuisable.

Hatton, dans son histoire de Terre-neuve, écrit les lignes suivantes :

“ De faibles détachements vont de l'avant, ouvrant la marche, sondant le terrain, comme des pionniers. Derrière eux s'avance la grande armée, imposante, majestueuse. On se lasse à ce spectacle, qui dure des jours et des jours encore. Ceux qui l'ont vu ne peuvent se défendre de sourire aux craintes souvent exprimées “ qu'une chasse trop ardemment poursuivie ne finisse par anéantir l'espèce.” Les plus fortes chasses de Terre-neuve dépassent à peine un demi million de têtes qui ne représente pas plus, eu égard à la masse, qu'une poignée d'herbe arrachée d'un pré. Aussi, depuis quatre-vingts ans, que les Terre-neuviens font systématiquement la chasse à ces animaux, il n'en ont nullement diminué le nombre, du moins en apparence. Les tueries les plus effrayantes n'intimident ni n'éloignent les survivants.”

Arrivée à la hauteur du 52ième degré de latitude, l'armée se sépare en deux

corps, dont l'un prend par le détroit de Belle-Ile et pénètre dans le golfe Saint-Laurent pendant que l'autre se dirige vers les côtes Est de l'île de Terre-neuve ; ils en remplissent les fîords et les baies, fourmillant de poissons, de mollusques et de crustacés dont ils sont friands. Cependant ils continuent de descendre vers le sud jusqu'à ce qu'ils atteignent l'extrémité méridionale du grand banc, qu'ils ne dépassent jamais. Ils y arrivent vers la fin de décembre et passent le temps des fêtes à la table la plus somptueuse, la plus abondamment servie qu'ils puissent désirer. Où pourraient-ils trouver d'aussi belles, d'aussi grasses morues ? D'un côté, les courants du pôle nord, de l'autre, le *Gulf stream* leur apportent les coquillages les plus délicats et les plus savoureux. Volontiers ils s'oublieraient, ils passeraient leur vie au sein de ces délices : mais vers la mi-février, toute la tribu renonce au plaisir, quitte la table du festin, prend la haute mer et nage hardiment vers le nord. D'où viennent ce changement, ce départ précipité, cette bravade à l'hiver, cette audace contre les vents et les flots courroucés ? C'est que l'heure de la maternité a sonné au cœur des mères, c'est que les petits vont naître, et que pour leur donner un berceau et des langes, il faut aller rencontrer les banquises et les icebergs arrachés aux mers et aux rochers des terres arctiques.

Les femelles mettent bas sur ces glaces, entre le 15 et le 25 février ; le plus souvent, elles n'ont qu'un petit, quelquefois deux, rarement trois, jamais plus. En naissant le petit a la grosseur d'un chat, mais au bout de trois semaines il pèse déjà de trente à quarante livres. Sa croissance est si rapide que vers la mi-mars il a déjà atteint le poids de cinquante à soixante livres. C'est vers cette date qu'il a le plus de prix et que partant on le poursuit le plus activement. Il porte alors le nom de *white coat* ou capot blanc. Il mesure environ trois pieds de longueur ; donne de 4 à 5 gallons d'huile et sa peau se vend de 50c à 75 cts.

La mère allaite ses petits pendant six semaines, aussi longtemps qu'ils portent le capot blanc. Son lait, d'un blanc jaunâtre est épais et aussi riche que de la crème. A tort ou à raison, on prétend que c'est dû au lait si l'huile du *white coat* a des qualités supérieures.

Donc, durant les six premières semaines, les mères allaitent leurs petits : mais pendant que ces derniers sont bercés sur les glaces, elles vont en tournée de pêche pour se nourrir elles-mêmes. Les mâles, de leur côté, font de leur mieux pour ménager et entretenir des trous au milieu de la glace, qui permettent aux mères d'aller et revenir sans trop de peine. Au retour de leurs excursions de pêche qui leur coûtent parfois un trajet de cinquante à cent milles, les mères vont droit au trou le plus rapproché de leur petit. Les jeunes phoques couvrent la glace par milliers, par centaines de mille, et rien ne ressemble autant à un capot blanc qu'un autre capot blanc. Pendant l'absence des mères, les glaces sont parfois charriées par le courant, à plusieurs milles de distance. Cependant, chaque mère de loup-marin retrouve sans hésitation l'issue donnant sur le berceau de son nourrisson, et jamais, dans cette troupe innombrable de petits absolument semblables, elle n'ira offrir son lait aux lèvres d'un étranger. Jugez de sa douleur, quand au retour, elle ne trouve qu'une mare de sang et une hideuse carcasse à la place du petit qu'elle avait laissé plein de vie.

Les jeunes phoques restent à peu près immobiles à l'endroit où ils ont vu le jour, jusqu'à l'âge de six semaines, alors qu'ils se dépoillent de leurs langes soyeux pour revêtir la robe prétexte de l'adolescence. Cessant de les allaiter les mères les poussent à la mer, leur apprennent à nager et à poursuivre leur proie au fond des eaux ; jusque là, ils sont parfaitement inoffensifs et incapables de fuir ; une plainte, un soupir s'échappe de leur gosier à la vue de l'ennemi, mais lorsque le bâton se lève sur eux, ils ferment les yeux et résignés subissent leur coup de mort.

Après leur départ on peut voir sur les glaces qui les ont portés la tonsure d'un blanc jaune qu'ils y ont laissée, un bourrelet en forme d'ellipse. Il me semble que ce poil fin et soyeux pourrait être utilisé dans l'industrie ; je ne sache pas toutefois qu'on se donne la peine de le recueillir. Je sais bien que la graisse et la peau de la bête valent mieux ; encore ne devrait-on dédaigner ce poil duveteux dont les tisserands et les bourreurs pourraient tirer un excellent parti.

Il suffit de quelques semaines pour parfaire l'éducation du jeune *ragged jacket* de manière à le rendre apte à se suffire à lui-même. Dès qu'il est familiarisé avec l'élément perfide, qu'il sait y trouver sa nourriture, qu'il en connaît les dangers, à un signal donné toute la troupe quitte les champs de glace, avec leurs icebergs gigantesques, représentant de loin des tourelles, des châteaux, des villes de cristal, pour gagner les rives sombres du Labrador, où elle trouve abondance de vivres et des écueils ou des échancrures où ils font leurs amours, au bruit des vagues mugissantes et des hurlements de la tempête, concert digne de ces fougueux habitants de la mer. Ils attendent là, que la division qui s'est engouffrée dans le détroit de Belle-Isle, vers la fin d'octobre vienne les rejoindre pour se rendre ensemble à leurs quartiers généraux du Groenland.

Le sort de cette puissante division de la grande armée que nous avons abandonnée au moment où elle entrait dans les eaux du golfe Saint-Laurent, nous préoccupe sans doute : nous en parlerons longuement tout à l'heure, car c'est elle que nous avons principalement en vue de faire connaître ; mais avant de me séparer de la division qui fréquente l'Atlantique, les grands bancs et les côtes du Labrador, il importe que je vous fasse connaître la chasse que lui font les Terre-neuviens et les profits qu'ils en retirent. J'ai lieu de croire que nous y trouverons plus d'une leçon pratique, plus d'un exemple fécond à suivre.

III

La chasse au loup marin à Terre-Neuve

Après la pêche à la morue c'est la chasse au loup-marin qui constitue la principale ressource industrielle de l'île de Terre-Neuve ; mais pendant que la pêche à la morue y est pratiquée depuis près de 400 ans, la chasse au loup-marin n'y date que d'environ 80 ans. Jusqu'aux premières années du siècle, toute l'attention de la population, tous ses intérêts étaient concentrés dans la pêche à la morue.

Toutefois, au dire de l'abbé Raynall, dès 1763, des pêcheurs anglais passaient l'hiver sur divers points de l'île pour y capturer le loup marin ; selon toutes probabilités, ils le prenaient au filet en barrant des rivières ou des passes étroites entre la terre ferme et des îlots voisins.

De 1762 à 1774, aux rapports des amiraux commandant la station figure un item annuel variant de £1,000 à £2,300 représentant la valeur d'huile, de peaux et de défenses de vaches-marines—autrement dénommées walrus, morses ou chevaux-marins. Mais après la dernière date, il n'en est plus fait mention. En 1795, on ne prenait encore que 4,900 loups-marins dans les eaux de l'île ; mais en 1807, pas moins de 50 voiliers sont engagés dans cette entreprise destinée à grandir d'année en année et à finir par prendre les proportions d'une industrie nationale de la plus haute importance. En 1815, la capture de l'année se chiffrait par

		123,315 pièces
En 1820	par	213,079 do
En 1822	par	365,982 do
En 1835	par	558,942 do
En 1840	par	631,385 do
En 1842	par	344,683 do
En 1844	par	685,530 do

le nombre le plus considérable qui ait été pris dans une année.

En 1857, il n'y avait pas moins de 400 vaisseaux et 13,600 hommes engagés à la chasse au phoque, et le produit de leurs exploits a été d'un demi million de loups-marins représentant une valeur de \$1,700,000. Depuis, le rendement de cette chasse n'a pas augmenté, mais elle se pour-

suit avec une activité toujours croissante. L'année 1882 a été malheureuse ; 200,500 pièces seulement ont été abattues, à raison du blocus prolongé des ports par les glaces qui s'y sont accumulées.

La chasse a débuté timidement au moyen de quelques brasses de rets tendus à l'entrée des rivières ou dans des fiords étroits ; elle s'est continuée dans des bateaux de pêche bientôt remplacés par des goélettes, montées chacune par une douzaine d'hommes, et ces goélettes n'ont pas tardé à faire place à des vaisseaux d'un tonnage de 200 à 250 tonneaux avec des équipages de 40 à 50 hommes. A la fin, c'est sur des bateaux à vapeur que les Jasons de Saint-Jean vont à la recherche de la vraie toison d'or. C'est en 1863, il y a 25 ans aujourd'hui, que l'on voit apparaître le premier steamer de chasse au milieu des champs de glace de l'Atlantique. Il ne devait pas rester longtemps seul, mais devant la toute puissance de la vapeur les voiles allaient bientôt se charger, disparaître en grande partie ; et le jour n'est pas éloigné où on n'en verra plus du tout.

En 1866, il y avait déjà 5 steamers sur les banquises, et le nombre des voiliers était tombé de 400 à 177 : En 1871, on compte déjà 13 steamers et présentement, il y en a de 25 à 30, quelques-uns de 500 tonneaux, engagés dans ces audacieuses mais fructueuses expéditions.

Les bateaux à vapeur sont solidement construits, de façon à leur permettre de résister à la pression des glaces et de s'ouvrir un chemin à travers les banquises. Leur coque est en bois épais doublé de bois de fer et la poupe est blindée de fer. Ils portent de 150 à 300 hommes chacun.

L'ouverture de la chasse au loup marin donne lieu, chaque année, à une excitation extraordinaire. Les travaux pénibles, les dangers à surmonter, le courage et l'adresse requis dans une lutte corps à corps avec les icebergs, l'espérance de conquérir une riche proie prêtent un intérêt romanesque à l'aventure. Toute la

population s'intéresse à l'expédition, spé-
cule sur ses chances autant que les chas-
seurs eux-mêmes.

On a l'idée d'une arriée partant pour
aller combattre à la frontière ; mais ici,
ce sont les icebergs, les vents, les tempê-
tes et les aveuglants brouillards de neige
qu'il s'agit de rencontrer. Le temps est-il
propice, le loup-marin assez rapproché, un
vapeur accomplira son voyage dans deux ou
trois semaines et reviendra avec une char-
ge de 30 à 40,000 dépouilles de loups-
marins, valant chacune de \$2.50 à \$3. Des
hurrahs retentissants accueillent les
chasseurs heureux, les conquérants, les
héros du jour. Dangers, fatigues et tra-
vaux sont vite oubliés dans les bras de la
famille, des amis : l'argent compté sur le
coin de la table remplit la maison de ses
rayons fauves ; on poétise le voyage en ra-
contant joyeusement les plus rudes traver-
ses, on s'étonne de soi-même, d'abord, et puis
à la longue, les amis, les parents applaudis-
sant, on finit par croire à sa propre valeur
et l'on s'endort dans un cadre de gloire,
au rouflement du poêle, au sourire de la
mère, au babil des enfants, oublieux du
sommeil secoué par la tempête, du froid,
des alarmes, des coups, des blessures su-
bis dans la campagne.

Après cela, rien d'étonnant qu'un
enfant de Terre-neuve, rêve d'échanger au
plus tôt le duvet de son berceau contre la
couche sanglante et huileuse du chasseur
de loup marin, à bord d'un steamer perdu,
là bas, au milieu des glaciers, à la condi-
tion qu'il en revienne avec de l'or plein
ses poches et des histoires pleines de mé-
moire. Et pourquoi pas ? N'en voit-on
pas, tous les jours, parmi nous, qui rêvent
de devenir des médecins, des avocats,
voire même des hommes politiques ? A
côté d'eux les gamins de Terre-neuve doi-
vent nous sembler bien raisonnables.

Aux termes de la loi, aucun voilier ne
doit se mettre en chasse avant le 1^{er} mars.
Aucun steamer, avant le 10 du même mois,
une avance de dix jours étant ainsi don-
née aux vaisseaux qui dépendent des

caprices du vent. A la veille du départ,
les rues et les quais de la capitale sont
livrés à une agitation, un mouvement qui
contrastent étrangement avec le long
calme des mois précédents. Vapeurs et
voiliers font leurs provisions ou complè-
tent des réparations nécessaires : des lits
grossiers sont préparés pour les marins, des
sacs de biscuits, des barils de lard et autres
provisions de bouche sont embarqués ; on
transporte à bord, qui de l'eau, qui du
charbon, qui du lest ; la coque du navire,
l'armure destinée à repousser le choc des
glaces sont minutieusement inspectées.
Une foule d'ardents solliciteurs entoure
les bureaux d'engagement, presque tous
des hommes robustes vêtus d'un par-
dessus de toile à voile, mâchonnant leur
chique et couvrant la neige d'une épaisse
salive relâchée. Chacun d'eux veut avoir
place à bord d'un steamer, les chances de
réussite y étant plus grandes que sur les
voiliers. Les propriétaires de steamers
ont ainsi l'avantage du choix des plus ca-
pables, des plus hardis et des plus forts.
L'équipage de ces bateaux se compose de
150 à 300 hommes, pouvant rivaliser avec
les plus fiers lurons de la flotte royale
d'Angleterre. Les vieux et les hommes
de seconde classe sont forcés de s'embar-
quer sur les voiliers. Heureux encore
sont-ils en face du grand nombre condam-
nés à rester au port faute d'emploi.

Pas n'est besoin de démontrer la supé-
riorité des steamers sur les voiliers pour
se faire un chemin à travers les glaces
fines ou pénétrer dans le labyrinthe des
banquises et des icebergs, avec ou contre
le vent. Aussi, voit-on les voiliers dis-
paraître rapidement des champs de chasse
au loup-marin. Pendant qu'ils font un
voyage les steamers ont le temps d'en
faire deux et même trois tout autrement
profitables. Avant l'introduction des stea-
mers cent vingt voiliers de 40 à 200 ton-
neaux quittaient annuellement le seul
port de Saint-Jean pour la chasse. Main-
tenant, on en voit partir au plus, une demi-
douzaine, mais les autres ports en fournis-

sont encore un nombre assez respectable quoique grandement diminué.

La peinture de cette chasse émouvante trouve naturellement sa place ici.

Le matelot muni de son billet d'admission se rend au port allégrement, en souriant aux compagnons ; tortillant sa chique et balançant sur son épaule un paquet de hardes de rechange passé dans une perche de six à sept pieds de longueur qu'on appelle "gaffe" et qui sert principalement à assommer le loup-marin : armée d'un croc en fer, cette perche est encore employée à traîner les dépouilles des victimes jusqu'au bateau : le chasseur s'appuie dessus pour sauter d'une glace à l'autre ou pour se remonter s'il est tombé dans un trou. Quelques matelots portent en outre un long fusil destiné à abattre les loups-marins que la perche ne peut atteindre. Le costume est des plus simples ; des bottes de peau de loup-marin montant jusqu'au genou, ayant une forte semelle garnie de clous pour se tenir fermes sur la glace, protège les pieds, un sarreau de toile grossière couvre le corps déjà serré dans des chemises de flanelle et des camisoles bien étoffées : un pantalon de tweed ou de bouracan, des mitaines de laine forment tout l'accoutrement plus pittoresque qu'élégant.

Des cadres grossiers ont été préparés dans le gaillard d'avant ou autres parties du bâtiment. Chaque matelot fournit sa paillassse et ses couvertures. Les hommes sont serrés les uns contre les autres comme des harengs dans un baril, et généralement, ils ne se déshabillent pas de tout le voyage. Dans les rares circonstances où il leur arrive de passer une chemise nette, ils la mettent par dessus la sale, sans ôter cette dernière, méthode qui sauve du temps et de l'occupation, et tout à fait propre... à entretenir la chaleur. Le propriétaire du vaisseau fournit les provisions. Dans les voiliers, la moitié de la chasse est partagée entre les hommes en guise de gages, mais dans les steamers, l'équipage ne se partage que

le tiers des produits de l'expédition. Le capitaine reçoit un certain nombre de cents par chaque loup-marin capturé.

La nourriture des hommes n'est rien moins que recherchée, et pour peu que vous soyiez particulier dans le choix et la préparation des mets ne vous avisez jamais de vous mettre à table avec les *sealers* allant faire la *seville huntin*. L'ordinaire consiste en biscuit, lard, beurre et thé, sucré de mélasse. Trois jours de la semaine, le dîner se compose de lard et de "duff", ce dernier plat consistant en farine délayée dans de l'eau mêlée à quelque matière grasse destinée à l'alléger. Une fois bien bouilli ce mélange porte le nom de *duff*, parmi les matelots, mais des artilleurs le prendraient volontiers pour un boulet de canon, tant pour sa forme que pour sa dureté. Les autres quatre jours de la semaine tous les repas se composent simplement de thé à la mélasse et de biscuit. Telle est la chétive pitance réservée à ces hommes robustes pour supporter les plus rudes travaux. Toutefois dès qu'ils ont atteint les *glaces vivantes* leur ordinaire s'améliore. Ils font cuire le cœur, le foie et les pattes du loup-marin dont ils mangent à *gogo* durant le reste du voyage, et ils reviennent ainsi au port en excellente condition, quoique l'odeur qu'ils exhalent ne rappelle nullement les brises embaumées de Ceylan. Sur la glace, ils ont l'habitude d'enfiler dans leur ceinture une douzaine ou deux de rognons de loups-marins qu'ils mangent crus, lorsque l'appétit les commande. Ils mangent également les cœurs de la même façon, ce qui les entretient en bonne santé et les sauve du scorbut. La maladie est rare parmi les marins pendant l'accomplissement de leur rude tâche.

Quand la capture est abondante, on commence par remplir le fond de cale et ensuite les hommes cèdent volontiers leurs lits ou carrés que l'on comble de capots blancs, *white coats*. De fait, il n'est pas un trou, pas un coin du bâtiment qui ne



CHASSEURS A L'ŒUVRE



soient envahis, bouchés par les précieuses dépouilles ; et les matelots couchent où ils peuvent, dans des barils, sur des monceaux de graisses, jusque dans la soute au charbon. C'est merveille que de voir ces hommes après huit ou dix semaines d'une pareille existence, aborder le rivage d'un pied lesté et en parfaite santé. Il est vrai que leurs pardessus gardent plus longtemps les traces du voyage, étant luisants d'huile et du sang des victimes ; par prudence, chacun se tient au vent d'eux jusqu'à ce qu'ils aient changé d'habit et rafraîchi leur linge.

La marche des glaces et les vents prédominants influent sur un voyage de chasse au loup-marin. La grande ambition des chasseurs consiste à atteindre les banquises servant de berceau aux jeunes phoques, avant qu'ils aient perdu leur graisse de lait, c'est-à-dire dans la saison où ils fournissent la meilleure qualité d'huile ; mais le lieu où se trouve ce berceau, jouet des vagues et des vents sur l'océan immense est à peu près incertain et il faut le chercher, à l'aventure, au milieu des glaces flottantes. Il arrive quelquefois que le vaisseau est saisi, bloqué et comme muré dans des masses énormes et en apparence immobiles ; pour y échapper on a recours à la hache, à la scie et à la dynamite ; d'autres fois, il suffit d'une nuit pour entourer le navire d'une glace de trois à quatre pouces d'épaisseur ; si c'est un voilier, il reste paralysé et devient le jouet de la mer ; mais un bateau à vapeur se rit d'aussi faibles entraves qu'il rompt en quelques coups d'hélice. Il y a des naufrages, des navires mis en pièces, des équipages perdus, mais heureusement ces désastres sont assez rares.

Plus fréquemment voit-on des vaisseaux qui ont la chance d'aborder une banquise et en sortent, presque au sortir du port, après un ou deux jours de marche. De toutes parts la glace est grouillante de loups-marins : on y chargerait à l'aise plusieurs "Great-Eastern." Vite les ca-

nots sont détachés des flancs du navire, dispersés autour de la banquise, et les hommes armés, qui de la gaffe, qui du couteau se mettent activement à leur œuvre de mort et de dépouillement. Grande est l'excitation à bord, lorsque les plaintes, les cris de terreur des petits se font entendre. Ces cris ressemblent un peu au vagissement d'un enfant - un peu au jappement d'un jeune chien. Les chasseurs novices sont d'abord intimidés par ces gémissements : mais le premier sang une fois versé, ils deviennent aussi âpres à la curée que leurs aînés. Chaque coup de gaffe ne rapporte-t-il pas \$2.50 à \$3.00 ? A ce prix, le cœur se ferme vite à la compassion. Les petits n'offrent aucune résistance, un coup de gaffe sur le nez et c'est fait d'eux. Le leveur s'en saisit et les écorche en un tour de main, enlève la graisse et abandonne la carcasse encore palpitante aux oiseaux de proie. Chaque homme peut amener des centaines de dépouilles au bâtiment dans sa journée. La peau d'un jeune phoque d'un mois mesure trois pieds de long sur $2\frac{1}{2}$ pieds de large et pèse, avec la graisse bien entendu, de trente-cinq à cinquante livres.

Le chasseur pratique deux trous sur le bord de la peau, un de chaque côté, il les empile les unes sur les autres, et quand il en a cinq ou six, il les lace ensemble au moyen d'une corde passée dans les trous ménagés dans les côtés, bien serrée, et les traine jusqu'au canot au bout de sa gaffe.

Imaginez deux ou trois cents hommes en un vaste champ de glace, tous activement occupés à cette gigantesque boucherie ; leurs vêtements, les mains, la face couverts d'huile et de sang : la glace ruisselle de sang ; elle est maculée de caillots et semée de carcasses palpitantes : les goélands remplissent l'air de leurs cris de joie qui ressemblent à des cris de mort, étouffant les plaintes lamentables des victimes ; les tireurs en abattent à chaque instant de nouvelles, pendant

que les leveurs les ficellent et les traitent sur la glace, laissant derrière eux une trace rouge et jaune, hideuse à voir. Et quel aspect repoussant ne présente pas le pont du vaisseau encombré de dépouilles pantelantes ! Les uns après les autres arrivent les chasseurs, chacun avec sa charge ; ils prennent à la hâte une tasse de thé mêlé d'huile et de sang et retournent au massacre. Ça et là, dans les mares et les saignées, les mères désolées élèvent leurs têtes et cherchent en vain leurs petits que vient leur enlever la sordide cupidité des hommes.

Dès que le navire a touché le port, les habilleurs séparent la graisse de la peau. Celle-ci est salée et emballée pour l'exportation en Angleterre où on en fabrique les cuirs les plus recherchés. De la graisse on tire de l'huile employée dans les phares, les mines, la lubrification des machines, le repassage des peaux et la fabrication des savons fins.

Autrefois, pour réduire les graisses, on les entassait dans de vastes bassins de bois où par leur propre poids et l'action du soleil elles s'égouttaient en huile. Ce procédé primitif a été remplacé par la vapeur appliquée à des presses. Des machines armées de couteaux mis en mouvement rotatoires hachent les graisses par morceaux qui sont broyés ensuite dans un moulin à saucisses. On soumet cette matière grenue à l'action de la vapeur et à une forte pression. L'huile qui en sort est exposée pendant quelques jours aux rayons du soleil dans des bassins munis de couvercles vitrés. Par cette méthode, la fabrication de l'huile qui prenait autrefois deux mois ne prend plus que quinze jours ; la vapeur lui enlève son odeur désagréable, la qualité en devient meilleure et le produit plus considérable.

Le poids des graisses varie suivant les espèces et dans les espèces, suivant l'âge des loups-marins. Ainsi, le jeune Harp ou Cœur, au premier âge, avant la mue, pèse de 50 à 60 lbs. ; à un an—devenu

bedlamier—il donne une graisse de 60 à 75 lbs. ; la vieille femelle, moins ou poche (hood), de 90 à 150 lbs. ; et le vieux mâle, de 100 à 300 lbs., quelquefois davantage ; le phoque barbu (*square flipper*), qui est rare, donne jusqu'à 650 lbs.

Dès que les dépouilles sont emmagasinées, elles sont pesées ; puis l'habilleur s'en empare pour séparer la peau de la graisse. Un habilleur habile habille jusqu'à cent loups-marins dans sa journée. Cette opération faite, les peaux sont salées et roulées pour être expédiées en Angleterre, où on en fait des cuirs remarquables par leur souplesse, leur poli et leur imperméabilité. Pourquoi ne nous emparerions-nous pas de cette industrie ?

Combien faut-il de livres de gras pour produire un gallon d'huile ? Cela dépend encore de l'espèce et de l'âge des loups-marins. L'ouvrage intitulé "*Products of the sea*" cite une expérience qui a donné les résultats suivants :

	lbs.	a donné gals.	résidu lbs.
Old harp.....	238	22½	73
Young harp....	225	23	52
Young hood...	230	21	80
Bedlamier.....	246	20½	103

Ce qui établit une moyenne de 11 à 14 lbs. par gallon. C'est par la pratique seule qu'on apprend à juger de la valeur des graisses à première vue.

Le *Scotsman* du 25 août 1874, parlant du rendement de la pêche au loup-marin telle que faite par les Terre-neuviens cite diverses pêches merveilleuses. "Au printemps de 1872, dit-il, le steamer *Commodore*, appartenant à MM. Pantou et Mann a capturé 31,314 phoques du poids total de 655 tonnes, dont ils ont réalisé la somme de £23,731, 16s. 9d. Le *Commodore* était un navire de 290 tonneaux, pas plus ; c'est dire qu'avec un pareil chargement, il était enfoncé sous l'eau jusqu'aux écoutilles : un coup de mer l'eût fait sombrer, mais la soif de l'or fait braver tous les dangers. La fortune lui fut favorable jusqu'au bout. La part de prise de chacun des 200 hommes d'équipage fut de £39 sterling, près de 200

dollars. Au printemps de 1871, un voilier, le *Glenarry*, appartenant aux mêmes armateurs rapporta 10,491 loups-mains : l'équipage étant moins nombreux, chaque homme eut une part de £53 sterling. En 1873, le steamer *Eagle*, propriété de Browning et Frère, prit 30,000 pièces et vers le même temps, le steamer *Neptune*, propriété de Job, Frère et Cie. fit une première chasse de 29,136 loups-marins, suivie d'une seconde de 12,226 ; le tout étant du poids de 913 tonnes et d'une valeur de £27,906, 5s. 3d.

L'un dans l'autre, les 20 ou 25 steamers de Terre-Neuve employés à la chasse au loup-marin depuis vingt ans ont rapporté une moyenne annuelle de 14,000 pièces.

La valeur moyenne d'une tonne d'huile de loup-marin est de 140 dollars. La peau d'un jeune phoque se vend de 50 cts. à \$1.00. Le principal marché du monde entier pour ces produits est à Bristol, en Angleterre,

TABLEAU indiquant le nombre de loups marins capturés par la flotte de Terre-Neuve, depuis 1805 jusqu'à 1882.

Année	N de l marin	Année	N de l marin	Année	N de l marin
1805	81,088	1836	384,321	1854	308,879
1810	118,080	1837	351,620	1854	293,043
1815	126,315	1838	375,361	1856	361,317
1817	49,048	1839	437,501	1857	496,143
1818	145,012	1840	631,385	1858	507,624
1819	289,817	1841	417,115	1859	321,125
1820	213,679	1842	314,683	1860	441,202
1821	227,193	1843	651,370	1861	375,282
1822	304,982	1844	685,530	1862	268,426
1823	230,410	1845	552,702	1869	359,821
1824	202,091	1846	265,169	1871	537,094
1825	235,352	1847	136,831	1872	278,372
1826	292,007	1849	521,614	1874	398,306
1829	357,523	1849	306,072	1876	50,000
1830	558,943	1850	412,392	1877	451,678
1831	686,836	1851	511,630	1878	400,658
1832	508,407	1852	534,378	1879	457,555
1833	360,155	1853	621,780	1880	123,793
				1881	447,903
				1882	200,500

IV

Sur la cote nord

Allons maintenant au devant des épais bataillons que nous avons laissés à l'entrée du détroit de Belle-Ile. Ils ont vite fait de passer l'étroit goulot qui fait communiquer les eaux de l'Atlantique avec celles du golfe Saint-Laurent. De bord en bord, sur une largeur de cinq à sept lieues, le détroit est grouillant de têtes, et vis-à-

vis des rétrécis la procession dure bien de cinq à six jours. Aussitôt entrés dans la mer intérieure que forme l'estuaire du grand fleuve ils se dispersent le long des rives, par droite, par gauche, au nord au sud, allant à travers les îlots, les rochers, les battures de sable, où ils trouvent abondante pâture de poissons et de coquillages ; ils revoient avec joie ce rocher où ils ont vu le jour, ces échoueries qui furent témoins de leurs amours, ces glaces unies qui leur rappellent leur berceau. Des troupes nombreuses se dirigent vers les îles de la Magdeleine, remontent les rives sud de l'Anticosti, pendant que le corps principal se distribue dans l'archipel qui borde la côte nord, montrant une préférence marquée pour l'entrée des rivières et les anses profondes où se forment les premières glaces, sur lesquelles les mères déjà alourdies par le sixième mois de gestation aiment à se reposer. Déjà vers le milieu de novembre ils ont pris leurs quartiers d'hiver dont ils ne s'éloignent que pour aller à la pêche. C'est ainsi qu'on les voit en nombre immense, quasi fantastique, dispersés tout le long du Labrador canadien, depuis le Saguenay jusqu'au détroit de Belle-Ile ; ils ne quitteront ces parages qu'après la naissance des petits et la saison des amours, vers la fin de mai ou au commencement de juin.

Cet immense troupeau de bêtes dont chaque tête représente une valeur moyenne de \$3.00 est à nous.

Il ne nous coûte ni frais de pâture ni souci de garde. Tous les ans, il nous revient à la même époque, presque à heure fixe, conduit par des bergers inconnus, mystérieux ; et de tous côtés les glaces les entourent d'une barrière infranchissable. Certes ! les chasseurs de Terre-Neuve et les Américains connaissent leur existence ; mais en dépit de leur amour du braconnage, ils se voient forcés de les respecter, faute de pouvoir rompre l'enclos qui les protège. Ils sont à nous seuls en toute propriété.

Cependant, chose étrange, objet de la convoitise de nos voisins, ce troupeau qui se chiffre par centaines de millions de têtes ne nous rapporte qu'un revenu insignifiant. Nous n'en prélevons pas une dime d'un pour cent mille. Faute d'exploitation de notre part, ils deviennent si nombreux qu'ils se gênent, se nuisent, s'étouffent pour ainsi dire. Le capitaine Fortier, l'un des marins les plus expérimentés de la Côte nous disait tout dernièrement encore, qu'un printemps, il a cotoyé une banquise de trente-deux lieues de longueur, radicalement couverte de jeunes phoques, et qu'avec une forte longue-vue, du haut des mâts, il ne pouvait mesurer la largeur qu'ils occupaient.

Où trouver les causes de notre infériorité dans une industrie pour ainsi dire toute faite, dont les profits sont si facilement réalisables qu'il suffit d'étendre la main pour s'en saisir ? Y a-t-il défaut d'énergie, apathie, manque de hardiesse, de courage ? Pas le moins du monde. Au contraire : le Labrador canadien est peuplé d'hommes intelligents, de marins vigoureux et sans peur, ne reculant devant aucun danger, sobres, vigilants, prompts à la manœuvre, des marins comme on n'en trouve nulle part ailleurs, pas même parmi les plus fiers lurons de Saint-Jean de Terre-Neuve. Les bâtonniers, habillements et tireurs de la Pointe-aux-Esquimaux et autres lieux ne connaissent pas de rivaux.

D'où vient alors que leur chasse est si peu fructueuse ? qu'ils n'abattent dans les années moyennes, que de huit à dix mille loups marins, lorsqu'ils en ont des millions à leur portée ?

C'est dans le mode de chasse qu'il faut chercher la raison de ces résultats si peu en rapport avec les ressources réelles de cette industrie. Une rapide description suffira pour vous en convaincre.

Le parc de chasse du golfe Saint-Laurent a la forme d'un triangle dont la base, à l'ouest de Terre-Neuve, mesure près de trois cents milles, du nord au sud ; les

deux grands côtés suivent les deux rives du fleuve jusqu'à la hauteur de Tadoussac, distance de cinq à six cents milles. On estime, qu'en hiver, la glace recouvre les deux tiers de cette mer intérieure, et que l'autre tiers reste en eau libre. Suivant la force ou la prédominance des vents, la masse des glaces charrie d'un côté à l'autre, remonte ou descend le golfe. Les chasseurs prudents tiennent un registre des vents, durant toute la saison des glaces ; l'heure de la chasse venue, ils se dirigent vers l'endroit où, à leur estime, les glaces à loups-marins ont dû être poussées. Et rarement ils se trompent dans leurs calculs.

Entre tous, Vital Vignault, un des fondateurs de la Pointe aux Esquimaux était expert en cette recherche. En mettant le pied dans sa goélette, il se déchaussait, s'étendait dans son carré, puis passait son temps à fumer la pipe où à dormir sans mettre la tête hors du capot. Où sommes-nous ? demandait-il parfois au timonier, quelle apparence ont les glaces ? "Une saignée s'ouvre au nord ; une à l'est ; une autre à l'ouest ; des banquises sont massées là-bas, à notre gauche." Sur ces simples indications, Vital Vignault, du fond de son carré, donnait la course à suivre, et presque invariablement sa goélette abordait des glaces à loups-marins, faisait des chasses splendides qui ont fini par l'enrichir. Tous ses compatriotes ont profité de cette rare sagacité, car s'il savait acquérir il savait encore mieux donner. On le vénérait avec raison comme un bienfaiteur de la Pointe-aux-Esquimaux.

Quand il quitta des Iles de la Magdeleine, pour venir s'établir ici, il était endetté envers Peter Cronin seulement, (un marchand d'Halifax) de la somme de sept cent louis, sans compter ce qu'il devait à d'autres. Eh bien ! au bout de trois ans, il ne devait plus un sou ; il était propriétaire de deux goélettes, d'un matériel de pêche considérable, embarcations, filets, fusils, etc, il était le principal soutien de

la colonie naissante, et à part cela, il lui restait encore de l'argent en banque. " Ses descendants sont nombreux sur la côte du nord : s'ils s'honorent de la mémoire de leur aïeul, je leur dois le témoignage que la plupart d'entr'eux, par leur intelligence et leur cœur font honneur au nom qu'ils portent.

Donc la chasse du printemps se fait en goélette, appartenant presque toutes au port de la Pointe-aux-Esquimaux. Ces petits bâtiments de 20 à 50 tonneaux sont montés que par 5, 7 ou dix hommes. Chacun s'approvisionne de vivres, literie, fusils, rondins, poudre, tabac, etc. Les produits se partagent par parts égales, le capitaine lui-même n'ayant qu'une part d'homme mais la goélette a une part et demie. On donne au coq un et demi pour cent : et s'il réussit à tirer quelques bêtes errantes du haut du pont de la goélette, pendant que l'équipage est occupé à la tuerie sur les glaces, ceux qu'il abat lui appartiennent de plein droit.

A bord de chaque goélette il y a trois ou quatre canots munis en dessous de lisses en bois de hêtre ou de bouleau servant de patins pour les faire plus aisément glisser sur la glace. Chaque canot est monté par deux hommes, un tueur armé d'un bâton de trois à quatre pieds de longueur, en cormier ou en bouleau, du bois qui ne teille pas, et un leveur armé d'un couteau bien aiguisé, bien tranchant destiné à déshabiller le loup-marin. J'écris déshabiller pour être compris du commun des mortels, mais sur la côte il faut dire habilleur et habiller. On habille l'animal en le dépouillant : nos tailleurs s'enrichiraient vite s'ils en faisaient autant à notre égard. Combien de lous-marins une bonne main peut-elle habiller dans une journée ? De quatre-vingts à cent et quelquefois davantage : mais il faut dire qu'ils sont tous habillés suivant la même coupe et la même mesure.

Le port de la Pointe aux Esquimaux est avantageusement situé pour cette

pêche. Encore faut-il quelquefois couper la glace sur une longueur d'un mille et plus pour ouvrir aux goélettes un chemin jusqu'à la mer libre.

On est au 10 ou au 15 de mars ? les bâtiments sont dégagés, les voiles se hissent, le vent est favorable : bon voyage et bonne chance !

On a vu quelquefois des goélettes tomber sur de riches banquises, à quelques heures de marche après la sortie du port où elles renaient chargées, au bout de cinq à six jours : d'autres fois, elles passeront des semaines à vaguer de glaces en glaces, ne rencontrant que quelques petites bandes perdues, et trop souvent, surprises par des glaces fines qu'elles ne peuvent réussir à briser elles deviennent le jouet des courants qui les emportent jusqu'à la mer. C'est ce qu'on appelle dégolfer. Lorsqu'ils réussissent à se dégager, la saison de la chasse est passée et ils reviennent au port bredouille.

Dans les bonnes années, le produit total de la chasse des 20 ou 25 goélettes est de 7 à 10,000 lous-marins ; un seul bateau à vapeur en rapporterait au moins dix fois autant.

On chasse le petit loup-marin, les *white coats*, à peu près de la même manière qu'à Terre-neuve, en leur assénant un coup de bâton sur le museau ; cette chasse se fait aussi dans la même saison, du 10 mars au 10 d'avril ; passé cette dernière date, les petits se jettent à la mer : les glaces commencent à se briser et les troupes se dispersent. Il faut quitter le bâton pour prendre le fusil ; on tue alors autant de vieux que de jeunes et parfois on en fait de très belles prises. Cette année même, (1887) le capitaine Lemarquand, après avoir manqué les petits, à cause de vents contraires s'est rattrapé sur les gros, et en a abattu 1105 dans la première semaine de mai. On a vu des goélettes faire jusqu'à trois voyages dans une même saison et revenir chargées à chaque fois ; mais de pareilles aubaines sont rares.

En divers endroits de la côte, on ne se

contente pas de chasser le loup-marin au bâton et au fusil, on le prend encore au filet tout comme le commun des poissons. " Ces filets, dit M. Joncas, sont faits de corde de chanvre qui est très forte, quoiqu'elle n'ait pas plus d'un douzième de pouce. Les mailles dans lesquelles la tête et le cou du loup-marin entrent ont huit pouces carrés. Quelques-uns de ces filets ont plus de six cents pieds de longueur et soixante de largeur.

Le temps où le loup-marin passe ordinairement près de la terre étant connu, les filets sont jetés quelques jours d'avance. Un des pêcheurs est posté comme une sentinelle sur un rocher, un peu en avant de la pêche, pour donner avis de l'approche du loup-marin, et au moment qu'il en arrive un dans la pêche, le signal est donné et les pêcheurs se hâtent de lever, au moyen d'un cabestan, un filet calé au fond de l'eau à l'entrée de la pêche. Avec ce filet ils ferment l'entrée par laquelle sont venus les loups-marins ; dès que cette opération est finie et que les loups-marins sont bien emprisonnés, les pêcheurs sautent dans leurs bateaux et entrent dans la pêche oriant et frappant l'eau de leurs avirons. Les loups-marins effrayés, cherchent à s'échapper, plongent et se fourrent la tête dans les mailles des filets qui sont tenues ouvertes par des câbles passés autour des filets. Dès qu'ils sont pris dans les mailles les hommes assomment ceux qui n'ont pas été étranglés et les portent à terre dans leurs canots.

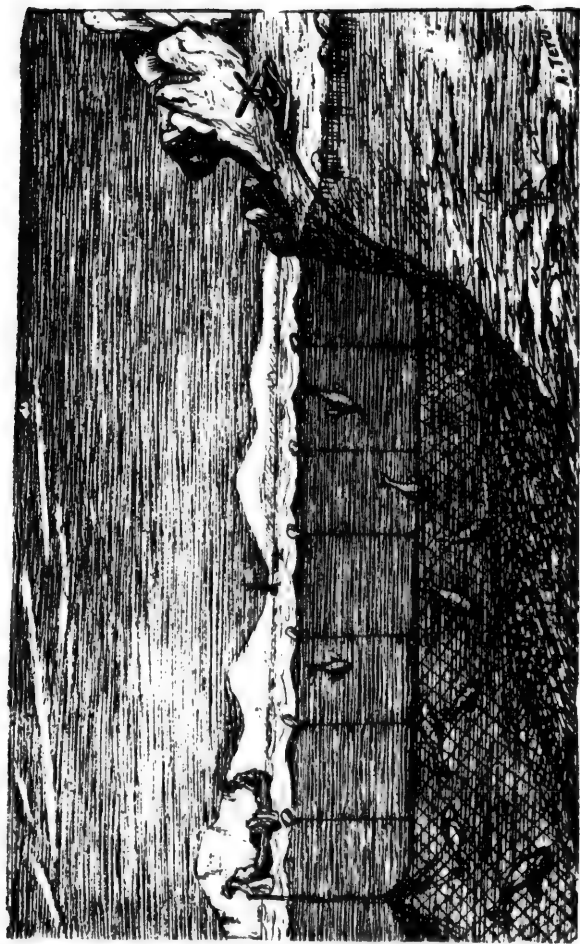
La pêche d'automne a lieu à la fin de novembre et au commencement de décembre sur les côtes du Labrador : elle est très-ardue parceque le climat est très-sévère dans cette saison. Les loups-marins sont à peine tirés de l'eau qu'ils sont gelés ; ils sont mis dans des hangars dans cet état et ce n'est qu'au printemps quand ils commencent à dégeler, qu'ils sont coupés et que le lard est fondu."

Ayant passé près de trois mois, cet été, sur la côte nord, ayant visité tout le littoral depuis le Saguenay jusqu'à la rivière

Saint-Augustin, j'ai pu me renseigner à demeure sur les mœurs de la population, sur sa condition sociale, ses besoins et ses ressources. Sur plus d'un point j'ai rencontré des opinions divergentes et même contradictoires : mais du moment qu'il était question de loups-marins tous s'accordaient à dire que le nombre en est immense, prodigieux, qu'ils ont une fortune à leurs portes, mais que malheureusement ils manquent de moyens pour la recueillir... Je demandais à l'un d'eux : " Le nombre n'en diminue-t-il pas : y en avait-il autant cette année que les années précédentes ? " Diminuer, le loup-marin ? jamais : plus on en tue plus il en reste. Cette année, j'avons accosté une banquise où il y en avait tant que pour vous en donner une idée, je ne trouvons qu'un mot " tue-moi, me voilà !

Le seul, le vrai moyen de tirer parti de ces richesses serait d'imiter l'exemple de Terre-neuve en faisant la chasse avec des bateaux à vapeur. Si nous ne nous hâtons de profiter des avantages d'une position exceptionnelle nous verrons des compagnies étrangères venir s'en emparer sans retour et s'enrichir à nos dépens, à même les produits de nos domaines. Déjà une compagnie franco-américaine est installée à Manicouagan, qui est un excellent poste de pêche. Quelques-uns de nos compatriotes ont une part d'intérêt dans cette entreprise : mais qui nous promet que plus tard nous pourrions dicter nos conditions et avoir les mêmes avantages ?

Les gens de la côte n'ont ni l'argent ni l'esprit d'initiative suffisant pour tenter l'entreprise : c'est aux capitalistes des villes de Québec et de Montréal que revient cette tâche. Nulle part leurs capitaux ne sauraient être mieux placés au point de vue de l'intérêt personnel et des intérêts de la nation. Tout en s'enrichissant ils assureraient du travail à un grand nombre d'hommes, ils répandraient le bien-être parmi tous les groupes semés sur la côte ; ils susciteraient de nouvelles industries, associeraient le commerce sur de



PÊCHE SÉDENTAIRE AU LOUP MARIN



nouvelles bases, stimuleraient les indifférents, pousseraient les ambitions, réveilleraient les énergies et feraient bientôt d'un peuple d'enfants un peuple d'hommes, avec des mœurs publiques, fier de ses droits et jaloux de les maintenir et de les sauvegarder.

Songez qu'il y a disséminée sur la Côte du Labrador canadien une population dépassant 4,000 âmes, que la Pointe-aux-Esquimaux en réunit plus de 1,200—qu'on devrait y compter de 4 à 500 électeurs—et qu'on n'y voit ni organisation municipale, ni juges de paix, ni commissaires de petites causes, ni avocats, ni médecins, ni notaires. Après cela, vous comprendrez sans efforts qu'ils manquent de hardiesse pour tenter des voies nouvelles, risquer leur petit avoir dans des spéculations, même les plus miroitantes à leurs yeux.

Oh ! par exemple, ils nous laissent bien le champ libre. Loin de s'inquiéter de la concurrence que leur ferait un bateau à vapeur chassant le loup-marin dans leur champ d'exploitation, ils applaudissent au contraire au projet et réalisent avant tout les bénéfices qu'ils pourraient en retirer. Croyant aller au devant de leurs objections, nous leur disions : Advenant qu'un steamer loup-marinier vienne stationner dans votre port, il lui faudra un équipage de cent cinquante à deux cents hommes et ils choisiront les meilleurs, où prendrez-vous ensuite les hommes qu'il vous faudra pour monter vos goélettes et faire la chasse ?

—Cela ne nous inquiète guère : il ne manque pas de chasseurs aux loup-marins sur la côte, en dehors de la Pointe-aux-Esquimaux. Vous en trouverez tant et plus à Moisie, à la Longue-Pointe, à Saint-Jean, à Pentecôte, à Natashquan : quant à choisir les meilleurs vous seriez bien embarrassés, car sauf les vieux et les infirmes nos pêcheurs sont tous des meilleurs.

—Ne craignez-vous pas que ce steamer prenant les devants fasse glace rase et ne vous laisse que les carcasses ?

—Oh ? monsieur la mer est grande et il y a des loup-marins un peu partout. Si large que soit la brèche qu'un steamer peut se faire dans leurs rangs, il n'y paraîtrait guère. Fussent-ils dix steamers activement employés à la chasse ils ne sauraient tuer la dixième partie des petits nés du printemps. Bien loin de nous nuire, un steamer nous rendrait service en mainte occasion, soit en brisant les glaces fines autour de nos goélettes, soit en élargissant les saignées donnant accès jusqu'au banquises de loup-marins. Que de fois, nous apercevons le loup-marin à une courte distance et qu'il nous faut renoncer à l'atteindre manque de vent ou d'un chemin ouvert. Avec un steamer nous ne souffririons plus de ces décourageantes déceptions. Moyennant une légère rémunération il nous conduirait droit au champ de chasse où il prendrait sa grosse part, nous notre petite part et chacun reviendrait plus riche et content.

Ils comprennent en outre que la station permanente d'un steamer à la Pointe-aux-Esquimaux forcerait le gouvernement à construire un brise-lames à l'entrée du port de l'île Walrus et à placer un phare aux Iles-aux-Perroquets.

Que ce steamer serait un lien nouveau qui relierait la côte à la ville de Québec, où il ne manquerait pas de se rendre plusieurs fois durant la saison de navigation ; qu'il contribuerait à abaisser les prix exorbitants du fret et du passage à bord de l'*Otter*, qui fait son tarif sans contrôle, à sa volonté.

Qu'en certaines occasions il pourrait protéger les pêcheurs contre les pillards d'épaves, les flibustiers et les écumeurs de mer de Terre-Neuve.

Qu'il fournirait de l'assistance aux naufragés, sauverait des cargaisons et des navires même, à son bénéfice comme à celui des assurances ou des propriétaires.

Du moment que la chasse aux loup-marins deviendra une industrie importante, on établira forcément sur la côte, des fonderies, des usines, des entrepôts

pour le commerce des peaux ; des boutiques de tout genre : des hommes de métier ne tarderont pas à suivre, et après eux viendront peut-être des médecins, des notaires, des avocats, des huissiers, des greffiers, des juges mêmes sans qu'ils y soient conviés. Il y aura place pour eux, du moment que la population s'accroîtra, qu'elle prendra part à la politique, aux affaires de commerce et d'industrie. C'est à ce prix que le progrès, la richesse sont produits par le mécanisme social. Il faut de nombreux fonctionnaires pour en surveiller, diriger et corriger au besoin le mouvement, car la machine est immense et des plus compliquées, puisqu'elle a pour principaux rouages, l'ambition, la soif de l'or, des honneurs, etc, rouages hélas ! trop souvent lubrifiés de larmes et de déceptions.

Petit à petit le Labrador se dégage des brumes du golfe Saint-Laurent et nous nous familiarisons avec la vue de ses terres désolées, de ses rivières torrentueuses, de ses archipels dénudés. En pénétrant à l'intérieur on a trouvé par endroits un sol moins ingrat, des arbres de haute futaie : M. de Pujalon ne rêve-t-il pas d'en faire un pays d'élevage de bestiaux ? S'il faut l'en croire, les arbres résineux y pleurent des larmes d'or, et les rochers sourcilleux renferment les minéraux les plus précieux. M. St. Cyr, un humble savant nous décrit admirablement la flore de ces régions : le R. P. Babel nous apporte du fond d'un désert inconnu, inexploré, une carte patiemment élaborée qui nous révèle les traits de tout un pan de ce territoire, c'est tour à tour M. Faucher de Saint-Maurice, historien érudit doublé d'un styliste émérite qui nous crayonne des tableaux navrants de naufrages, surtout la destruction de la flotte de l'Amiral Walker dont la ruine fut le salut de notre patrie : Sylva Clapin, charmant conteur qui peuple ce désert d'admirables créations fantaisistes et fantastiques : L. U. Gregory, si vrai, si vif, si naturel dans la peinture des mœurs

des pêcheurs, si sensible lorsqu'il nous parle de leurs misères. Aucun de nos écrivains n'a publié de pages plus émouvantes que le récit des malheurs de la famille Jones dans le livre intitulé "*En racontant.*"

Auteurs, publicistes et voyageurs concourent de leur mieux à intéresser l'opinion, à l'agiter en faveur du Labrador et de sa population. L'attention des gouvernements s'éveille à son tour : le gouvernement Provincial ordonne le relevé des rivières, fait explorer les rivières à saumons, en vue de les améliorer et de les protéger : De son côté, le gouvernement d'Ottawa fait construire un télégraphe qui se rendra jusqu'à Terre-Neuve et se reliera à la côte sud en passant par l'Anticosti : il est prêt à voter une somme importante pour encourager la navigation d'hiver dans le golfe : tout à l'heure, il construira des phares aux Perroquets et à Natashquan, un brise-lames à la Pointe des Esquimaux : L'un et l'autre gouvernements ne sont-ils pas disposés à donner le droit de vote aux élections politiques, aux pêcheurs et propriétaires de la côte ? Leurs noms n'auront jamais en autant de valeur et de poids que lorsqu'ils les déposeront dans l'urne électorale. Voilà qu'une puissante compagnie anglaise entreprend de peupler l'Anticosti de pêcheurs et de colons : voilà encore qu'à Manicouagan, dans un endroit superbe, le rendez-vous de prédilection des loups-marins et des marsouins un établissement de pêche important vient d'être fondé.

Cependant, nulle personne, sur la côte ou au dehors ne montre autant de zèle, ne déploie une plus grande activité que Mgr Bossé, pour la prospérité du Labrador et le développement de ses ressources. Ne parlons pas de son dévouement, de ses sacrifices, il en vit, ils sont comme un autre élément dans lequel il respire en apparence à l'aise. Il supporte un fardeau de tous les jours, à cœur d'année, que bien des forts porteraient une

heure à peine sans en être égarés. Il est à la fois apôtre du progrès et missionnaire, citoyen et prêtre : il prêche par l'exemple autant que par la parole, ses vertus viennent à l'appui de ses doctrines.

Eh bien, ce même Mgr Bossé, l'âme de la côte du Labrador est le premier à dire à qui veut l'entendre que la pêche en steamer au loup-marin serait une entreprise payante et qu'elle rendrait d'immenses services aux pêcheurs ou planteurs de l'endroit, en leur donnant de l'ouvrage, en augmentant la valeur de leurs produits, en ouvrant de nouvelles industries. Pétitions, lettres, démarches, rapports, il a mis tout en œuvre pour former une compagnie à cette fin. Il n'a pas réussi, mais ses idées restent et germent dans les esprits éclairés. Il ne manque plus que quelques gouttes de pluie d'or pour les faire éclore. D'où viendra le nuage bien-faisant ? Sera-ce de Montréal ? sera-ce de Québec ? Il y a de la place pour les deux et d'avantage, mais qui veut avoir le choix devra s'efforcer d'arriver le premier. Tout hasard, espérons que nous ne nous laisserons pas devancer par des étrangers.

De l'organisation

La question des pêcheries du golfe n'est déjà plus neuve à Montréal ; il y a deux ans, feu M. Joseph Doutre prononça, devant une assemblée nombreuse, une conférence qui fit sensation, sur les richesses ichthyologiques des eaux du Canada ; l'année dernière, plusieurs articles sur le même sujet ont paru dans le *Monde*, l'*Etendard* et LA PRESSE sous la signature de F. A. Têtu, un des hommes les mieux renseignés et les plus expérimentés de la province, de toute la puissance peut-être. Il réussit à convaincre un certain nombre de capitalistes et de membres du parlement, de l'importance de nos pêcheries et surtout de la chasse au loup-marin : mais la session étant alors fort avancée, les ministres fatigués, il dut ajourner le projet qu'il avait en vue, d'organiser une compagnie avec une certaine ga-

rantie indirecte de la part du gouvernement. Avec une persistance et une ténacité dignes d'être récompensées, M. Têtu revient à la charge, il reprend les négociations au point où il les a laissées, mais cette fois avec de grandes chances de succès :—tant parce que les esprits sont mieux disposés, que parce qu'il a modifié son plan de manière à le rendre acceptable aux plus méticuleux, aux plus difficiles. Grâce à l'établissement d'une ligne télégraphique, ouverte aujourd'hui jusqu'à Monie, qui se rendra à la Pointe-aux-Esquimaux, au cours de l'année prochaine, l'objection de l'éloignement du champs des opérations tombe d'elle-même. Quand M. Doutre disait : " On est si loin de la mer, ici, on y connaît si peu ses ressources qu'il est bien difficile de persuader nos capitalistes d'engager des capitaux dans l'industrie de la pêche," il ne se doutait pas que cette raison de distance s'effacerait si tôt sous le trait d'union du fil électrique. D'un bureau central établi à Montréal on peut désormais surveiller les opérations de pêche à deux cents lieues d'ici, à la Pointe-aux-Esquimaux, tout aussi bien qu'une entreprise dans la banlieue. Les capitaux sont aussi bien placés dans les pêcheries que dans les chemins de fer, le commerce de bois, en mer que sur terre, du moment qu'ils flottent sur de bons intérêts. Au fait, la masse des capitaux engagés dans les pêcheries de Terre-Neuve ne vient-elle pas de pays éloignés, de France, d'Angleterre, d'Ecosse, et quels sont les placements qui rapportent de plus gros intérêts que l'argent entrepris dans la poursuite du loup-marin en steamer ? S'il y a des richards, des millionnaires à Terre-Neuve, c'est à la chasse aux phoques qu'ils ont gagné leur fortune. La fortune, elle est là sous vos yeux, à portée de votre main, revenant périodiquement chaque année prendre un bain prolongé dans les eaux du golfe Saint Laurent, vous provoquant par ses évolutions, laissant flotter sur les vagues sa longue chevelure

dorée, et vous, amoureux d'elle, dévorés d'ardents désirs, mais trop timides, vous la laissez s'échapper sans lui tendre vos bras.

Où nous en sommes, les préjugés sont disparus ; on admet sans conteste qu'il y a des profits énormes à réaliser par cette chasse ; on convient qu'elle est à notre portée, dans la sphère de nos spéculations actives : seulement, chacun regarde son voisin dans l'espérance qu'il prendra l'initiative, qu'il tracera le chemin, ouvrira la voie. Que quelqu'un parte premier et cent autres emboîteront le pas après lui. Si l'entreprise réussit on s'étouffera bientôt sur les eaux du golfe Saint-Laurent, pendant que les rochers se couvriront comme par enchantement de villages et de villes. Les goélands, les Cormorans voraces feront place à des chasseurs, à des pêcheurs avides : mais tant pis pour ceux qui arriveront, lorsque les meilleures places auront été prises, car ici, ce n'est pas comme aux portes du ciel où les premiers sont souvent les derniers et *vice versa* : non, les premiers resteront les premiers quand même.

Quoique le champ de chasse au loup-marin soit immense, les ports d'hiver sont assez rares sur la côte nord. En été, un navire trouve aisément refuge dans les nombreuses indentures de la côte, à l'abri des îles élevées en promontoires, de vraies têtes de montagnes submergées jusqu'au col, mais en hiver c'est autre chose. Il est tenu d'éviter de se laisser emprisonner par des glaces trop épaisses, solidement appuyées au rivage ou sur les récifs du large ; autant que possible, il cherchera un endroit abrité ; mais surtout un endroit de bon ancrage, d'où il pourra se dégager à un moment donné, à n'importe quelle période de l'hiver pour gagner la mer libre et parcourir les eaux du golfe, soit à la recherche des loups-marins, soit pour d'autres fins.

Or, tout le long de la côte, nous ne connaissons que quatre de ces endroits

propices, et deux seulement, qui réunissent toutes les conditions désirables pour une pleine réussite. Oh ! par exemple, il est un de ces ports, où dix et même quinze steamers pourraient hiverner sans danger, avec portes du large grandes ouvertes devant eux. L'endroit choisi devra réunir les avantages d'un port d'été à ceux d'un port d'hiver, être à proximité d'un groupe de population et d'une assiette convenable à l'installation d'usines, de magasins et autres dépendances indispensables. Il importe aussi qu'il soit peu éloigné de la forêt, afin qu'il s'établisse puisse s'y procurer du bois de chauffage et quelques pièces de bois de construction, au besoin.

M. Têtu, qui a étudié le terrain en vue de réaliser le projet de la chasse en steamer vous dira lui-même qu'il n'a trouvé que deux ports qui réunissent toutes les conditions précitées, et encore, l'un d'eux laisse-t-il quelque chose à désirer. Il est toujours prêt à en exposer, discuter la position et les qualités économiques, du moment que des hommes sérieux lui proposeront de tenter l'entreprise. Le premier de ces ports, situé à 250 milles de Québec, est l'entrée de la rivière Pentecôte, la station centrale du télégraphe, qui compte une population de près de deux cents âmes. M. Côté, jeune prêtre au caractère sympathique et dévoué, y a construit une chapelle et un presbytère, presque entièrement à ses frais pour en faire le centre de sa mission dont l'étendue se mesure par plus de cent milles de côtes. Les MM. Gagnon, de Québec, hommes intelligents et entreprenants y possèdent des scieries importantes au moyen desquelles ils exploitent les riches limites des profondeurs avec autant d'activité que de succès. L'année dernière, ils ont coupé et scié 35,000 billots dépinette de premier choix, qu'ils ont vendus de \$22 à \$28 du mille pieds. A la fois, commerçants, industriels et armateurs, les frères Gagnon, quoique relativement jeunes ont amassé une fort jolie fortune.



STEAMERS ET GOELETES DANS LES GLACES



Cependant, l'un deux nous disait tout dernièrement, "qu'il regrettait de n'avoir pas placé ses capitaux dans l'achat d'un steamer pour faire la chasse aux loup-marins : que s'il eût choisi cette carrière, il y a dix ans, il vaudrait dix fois plus qu'il ne vaut, avec moitié moins d'ennuis et de soucis. Encore aujourd'hui, ajoutait-il, si je pouvais me débarrasser de mon stock et de mes moulins, je n'hésiterais pas à consacrer tout mon avoir et mon énergie à cette entreprise."

Malheureusement, ils sont exceptionnels les hommes d'affaires, ayant les moyens, qui connaissent aussi bien que les MM. Gagnon, les ressources de la côte nord et les richesses que recèlent les eaux du golfe Saint-Laurent.

Il faut se rendre à 150 milles plus bas que la Pentecôte, c'est-à-dire à 400 milles de Québec, à la Pointe-aux-Esquimaux, pour trouver le port d'hiver le plus vaste, le plus commode, le mieux situé de toute la côte pour la pêche au loup-marin. C'est ici que se tient le gros de la flotte du nord, (une vingtaine de goëlettes) ; c'est d'ici quelles partent tous les printemps à la poursuite des précieux animaux et deviennent trop souvent les jouets des vents, des glaces et des courants. Pendant quatre années consécutives, de 1881 à 1885, la capture annuelle de la Pointe-aux-Esquimaux (20 goëlettes), de Nabashquan, (3 goëlettes) et des Îles de la Madeleine, (25 goëlettes), n'a pas dépassé 7,000 loup-marins. En 1881, elle avait donné un rendement extraordinaire de 58,000 pièces.

Cette année, elle est remontée au-dessus de la moyenne : quelques goëlettes même sont revenues chargées à *morte charge*, comme disent les Acadiens : Mais les années d'abondance deviendraient de règle au lieu d'être des exceptions, s'il y avait un steamer au milieu des goëlettes pour les sauver des contretemps, les délivrer, lorsqu'elles sont prises dans les glaces et leur ouvrir un chemin dans la banquise contre laquelle elles se buttent en

vain, pour atteindre le gras et inoffensif troupeau des *capots blancs* qu'on aperçoit là-bas, là-bas, couvrant des champs de glace, aussi vastes en étendue que plus d'une province d'Europe.

La Pointe aux Esquimaux est sans contredit la capitale du Labrador canadien : Ne réunit-elle pas au-delà de 1200 habitants ? n'est-elle pas le siège d'un vicaire apostolique, Mgr Bossé qui mérite à tous les titres d'être appelé Sa Grandeur, car il est grand par son travail d'esprit, par ses connaissances, par l'affection raisonnée qu'il porte à ses ouailles, par le désir qu'il a d'améliorer leur sort, par le zèle qu'il déploie pour y arriver, par la conscience qu'il a de sa mission, par le besoin de développer les esprits par l'instruction religieuse et même civile, par son patriotisme qui le porte à faire rentrer du même coup, quatre ou cinq cents citoyens dans le giron national, en organisant politiquement les principaux groupes, par son caractère élevé et d'une sociabilité aimable, par sa taille imposante même. Songez qu'il mesure six pieds et quatre pouces en hauteur et qu'il pèse plus de trois cents livres. Hommage donc à Sa Grandeur Monseigneur Bossé !

Sous le rapport physique, le curé, M. Giguère fait contraste avec Mgr Bossé : je le crois bien l'homme le plus petit de l'endroit, mais comme il se grandit vite, à la rencontre, par sa vivacité, sa libéralité, son bon cœur ! on le voit une fois, il nous charme, deux fois, il faut l'aimer. Jugez alors de l'espèce de culte que lui ont voué les braves gens de la Pointe-aux-Esquimaux au milieu desquels il vit depuis plus de deux ans. A la pointe qui porte leur nom les Esquimaux n'ont laissé aucune trace : pas de tranchées, comme à la Grosse Île Mécatina, chez M. Gaumont : (étaient-ce des fortifications étaient-ce les foyers de ces troglodytes ?) pas de murs disposés en carrés, en cercles nombreux et groupés attestant d'un village écroulé, comme on en voit à Blanc Sablon, et autres points de la côte, jusqu'à la Baie d'Ungava ; pas de

caïns en forme de ruche qui furent des magasins, selon les uns, des affûts, selon d'autres, mais qui ne sont probablement que les tombeaux des Pharaons de cet empire éteint sous les neiges et les glaces. Le village enguirlande une pointe de sable, de maisons et de magasins d'un assez agréable aspect, propre à réjouir le cœur après une longue navigation le long d'une terre à peu près déserte et des rochers perdus, couverts de mousses en loques, de débris de poissons, de mollusques, de crustacés, où l'on n'entend que le mugissement des vagues et le cri d'oiseaux de proie plus monotone, plus triste encore que les plaintes de la mer. Au centre du village, l'église ou si vous l'aimez mieux, la cathédrale fait noyau : à côté, la résidence de Mgr Bossé qui ne serait ailleurs qu'un humble presbytère est un palais ici : il y a toutefois d'assez jolis cottages entourés de jardins, de parterres fleuris même semés çà et là sans ordre, depuis la rive jusque sur les côtes voisins ; un ruisseau que la mer remonte, traverse la pointe du nord au sud, on arrièrè de l'église ; la rive est bordée d'une vingtaine de hangars bien entretenus, décorés du nom de magasins ; c'est là qu'on entasse les produits de la chasse et de la pêche, les dépouilles de la mer ; à l'extrémité nord, presque en ligne avec ces magasins, on nous indique le couvent des bonnes Sœurs de la Providence, source inépuisable de charité et de bienfaisance.

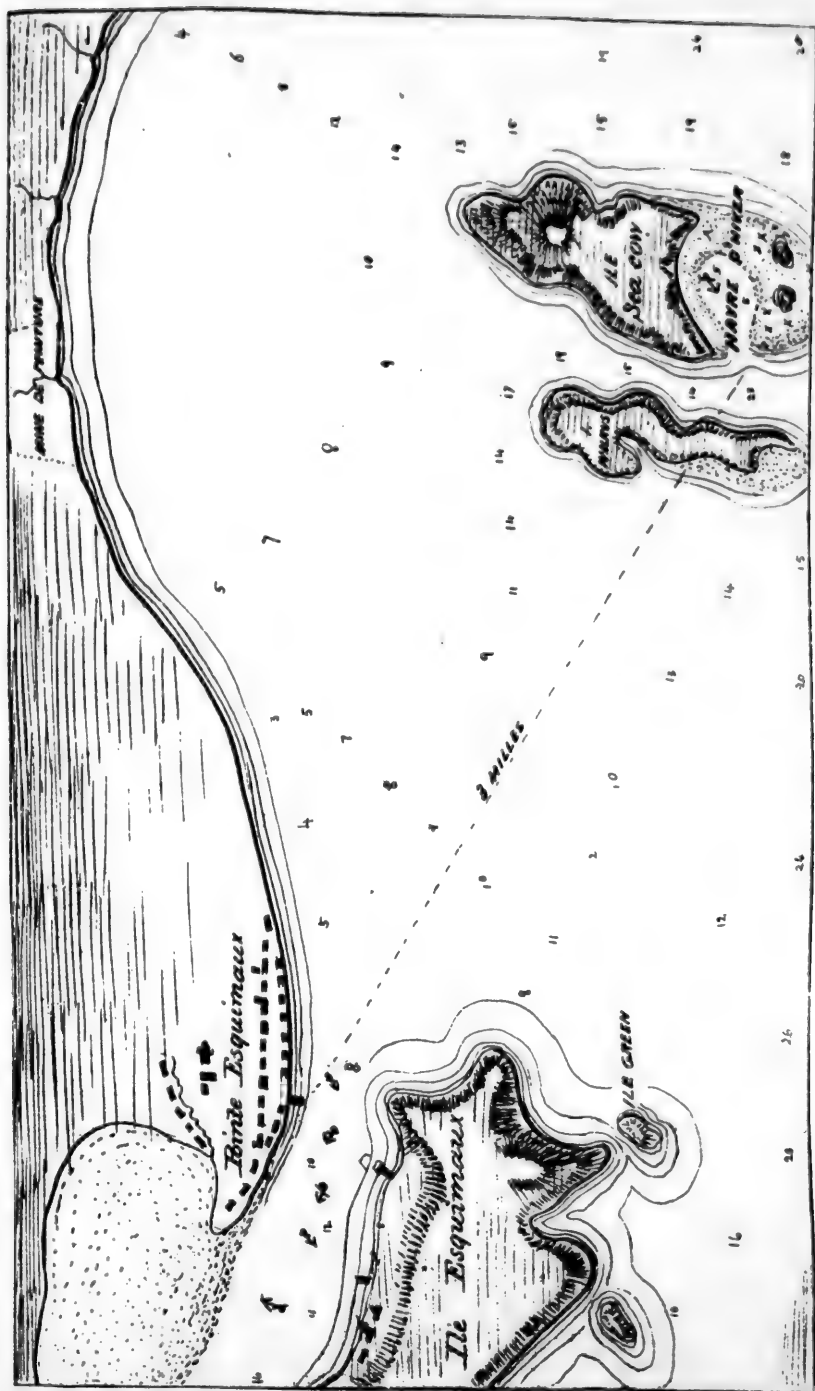
En face, à environ un mille de la côte, se dresse l'île du Havre, de formation calcaire d'une stratification admirable ; une pile d'assiettes et de plats de deux à trois cents pieds de hauteur, assurant une entière protection contre les vents du sud et de l'ouest ; l'île des Morses (Walrus), à 3 milles plus bas, coupe les vents de l'est ; d'autres îles assez bien boisées servent de paravent vers le nord-ouest. En été, le port est accessible par l'est et par l'ouest, mais en hiver, on n'y arrive que par l'est, et encore,

c'est à l'entrée d'été, entre les îles des Morses et du Havre que le port se trouve tout entier ; en arrièrè, jusqu'au village, la glace est compacte et solide. C'est là qu'hivernent les goëlettes, la poupe acculée à la banquise et la proue en eau libre ; c'est de là qu'elles partent au printemps pour courir *sur aux loups-marins*. Il y faudrait une barrière ou brise-lames contre l'assaut des vents d'est qui parfois y poussent des glaçons par trop rudoyants ; on nous laisse espérer que le gouvernement fédéral doit y pourvoir, l'année prochaine.

Tel est le site, tel est le port de la Pointe aux Esquimaux. Vous connaissez Mgr Bossé, à la fois l'âme et la Providence du Labrador, mais il nous reste à vous présenter la population qui compte, elle aussi, pour une large part, dans une entreprise de ce genre.

Sauf quatre ou cinq familles d'origine canadienne et Jerseyse, tous sont descendants d'Acadiens réfugiés aux îles de la Madeleine après le triste naufrage de leur patrie. Les premiers qui vinrent ici, il y a un peu plus de trente ans, s'installèrent sur une plage déserte, envahie par des dunes de sable. Ils quittaient des parents, des amis, un sol généreux pour une solitude et une terre ingrate : mais là-bas, on voulait les organiser en municipalité et ils avaient horreur de la loi. Le régime féodal leur pesait aussi. Ils préféraient courir les hasards de la fortune avec la liberté, au bien-être assuré avec des tronçons de chaîne du servage aux pieds. La chance les ayant favorisés, ils virent leur groupe se grossir et arriver en peu d'années à former le village imposant que nous voyons, qui prendra bientôt les proportions d'une ville, sous le souffle de l'industrie et avec l'aide des gouvernements. Les familles les plus nombreuses sont les Vignault, les Cormier, les Landry, des noms les plus Acadiens possible.

Tous ces gens-là sont des pêcheurs doublés de navigateurs hardis et vigoureux



STATION DE PÊCHE



accoutumés aux rudes travaux de la mer, honnêtes dans la force du terme, faisant honneur à leur parole mieux que d'autres à leur contrats. Pas d'hommes de profession, de médecins, de notaires, d'avocats, pas de magistrats, pas de maire, de greffier, ni d'huissier ; rien qu'une famille heureuse vivant en harmonie sous l'œil paternel de ses prêtres. Tout à l'heure, l'organisation politique, le mouvement commercial et industriel va brouiller tout cela. On serait tenté de le regretter, mais le progrès, la civilisation ne se développent qu'à ce prix.

Dès aujourd'hui, on peut compter sur cent hommes de choix, disponibles en tout temps, à la Pointe-aux-Esquimaux, à part les recrues qu'on pourrait avoir d'ailleurs pour la pêche au loup-marin.

Fait considérable à noter, la Pointe-aux-Esquimaux occupe à peu près le centre du champ ou parc de chasse du golfe. Les gros bataillons de phoques qui remontent le long de l'île d'Anticosti poussés par un fort courant passant presque en vue, on peut les atteindre en quelques heures de marche. De tous côtés, on est certain de rencontrer des banquises vivantes dans un rayon de cent à cent-cinquante milles au plus ; pendant que les steamers de Terre-Neuve font un trajet de quatre à cinq cents milles en pleine mer pour rejoindre les capots blancs. Si la passe entre les Rochers aux Oiseaux et le Cap Ray est libre, ils ne manquent pas de venir chasser dans nos eaux, quoique la distance à parcourir soit pour eux de plus de cinq cents milles. Notre position stratégique et géographique se trouve donc incomparablement supérieure ; mais ajoutons de suite que cette passe du Cap Ray est presque toujours bloquée, dans le temps de la chasse par des banquises infranchissables. En fût-il autrement, c'est dans les eaux du golfe et non sur la mer tourmentée de l'Atlantique, à l'aventure, que les Terre-neuviens viendraient tous les ans charger leurs steamers de riches et abondantes dépouilles. Qui

sait, si un jour ou l'autre, nous ne verrons pas, ces spéculateurs hardis s'emparer des meilleurs endroits de nos côtes et venir ravir sous nos yeux les toisons d'or qui nous étaient réservées ?

A l'appui de ces considérations, nous citerons le rapport du commandant de la " Canadienne " M. Wakeham, publié en 1886.

" La chasse au phoque en navire, dit-il, se fait par les gens des îles de la Madeleine, de la Pointe-aux-Esquimaux et Natashquan. En tout il y a environ 50 goélettes, montées par 750 hommes, qui font cette pêche. Voici la 4^{me} année de suite que cette pêche fait défaut. La dernière pêche moyenne a eu lieu en 1881, lorsque 58,201 phoques ont été pris. Cette année, la capture totale n'a été que de 9,145 phoques. Le défaut est entièrement dû à l'action des glaces au commencement du printemps, qui empêche les bateaux de sortir du port et d'atteindre les endroits où ils se trouvent avant que les jennes phoques soient arrivés à un certain âge ; les bateaux font alors un voyage qui ne paie pas. Si nos pêcheurs de phoques avaient de puissants steamers comme ceux dont on se sert à Terre-Neuve, les chances leur seraient bien plus favorables qu'elles ne peuvent l'être avec de petits bateaux à voiles. Les immenses champs de glace situés à la hauteur de l'est d'Anticosti, en eau comparativement calme, entre le courant qui monte le long de la côte nord et le courant qui descend entre l'île d'Anticosti et les îles de la Madeleine sont reconnus comme étant un endroit certainement favorable à la chasse aux phoques. En temps favorable, des steamers venus de Terre-Neuve ont trouvé leur charge en vue de la Pointe-Est d'Anticosti. Il est plus facile d'atteindre cette glace avec des bateaux venant d'en haut qu'avec des bateaux venant d'en bas, même des îles de la Madeleine. Ce printemps, les navires de Terre-Neuve n'ont pu se frayer un passage à travers les glaces amoncelées entre le Cap Ray et

le Rocher-aux-Oiseaux. Nos goëlettes n'ont pu sortir et passer à travers les glaces qu'après que les jeunes phoques eussent pris la mer. Quelques phoques ont été pris au Labrador avec des rets : dans ce qu'on appelle des pêches sédentaires. Ces rets sont placés en travers des endroits où le phoque passe, dans d'étroits passages, de manière à intercepter les phoques, lorsqu'ils vont vers l'ouest, en automne, et vers l'est, au printemps."

Après de nombreuses campagnes dans le golfe Saint Laurent ; après une enquête minutieuse poursuivie pendant des années, M. Wakeman, a dû formuler un rapport consciencieux dicté par le devoir et la vérité. Ce témoignage délibérément donné par un homme pratique, un observateur émérite, un érudit préposé par le gouvernement à la surveillance de nos pêcheries, n'est pourtant que l'écho désintéressé de l'opinion générale des pêcheurs, des planteurs, des missionnaires, des navigateurs, de tous les gens d'expérience de la côte ainsi que des armateurs de Saint Jean de Terre-Neuve avec qui le commandant a des relations fréquentes. Nul ne peut le soupçonner d'intérêt personnel ou d'enthousiasme irréfléchi. Il formule son jugement de la façon la plus impartiale sans savoir à qui en profiteront les conséquences. Quitte à nous maintenant de le peser avec raison et de savoir en tirer parti.

Arrivons au vif de la question, au nerf de toute spéculation, l'argent ! Car, si nous voulons améliorer la chasse au loup-marin, augmenter la valeur de ses produits, il nous faut d'abord l'intelligence de la situation, mais ensuite et impérieusement une somme de \$.... pour....

10. Faire construire un steamer.

20. Bâtir des usines, des magasins, des hangars et dépendances.

30. Payer les salaires et traitements des employés, ainsi que les frais d'entretien des prémisses.

40. Acheter les agrès, filets, etc., propres à la pêche à la morue, au hareng, maquereau, flétan et autres poissons.

50. Acheter les graisses des pêcheurs ou goëlettes et autres ; plus les barils à huile et à poisson, payer les frais de transport, d'emmagasiner, de commission, etc.

D'après les calculs de M. Têtu, cette somme ne dépassera pas \$100,000.

Or, cette somme de \$100,000, considérable pour un chacun, énorme pour la plupart d'entre nous, devient insignifiante pour une compagnie à fonds social.

La formation d'une compagnie, voilà le premier mot de l'entreprise.

Il suffit du concours de deux ou trois hommes d'affaires convaincus pour y arriver en quelques jours, en quelques heures peut-être. A preuve ! Pour avoir soumis son projet à M. Gregory, le député ministre de la marine et des pêcheries, indéniablement l'un des meilleurs juges en cette affaire, M. Têtu en a reçu la réponse suivante, que nous reproduisons sans commentaires, et pour cause, car elle est l'autorité la plus concluante possible.

Lettre de J. U. Gregory, Ecr., Député Ministre de la Marine et des Pêcheries pour le golfe Saint Laurent.

(Traduction)

{ Département de la Marine
et des Pêcheries,
Québec, 11 Février 1886

A MONS. F. A. TETU,
33 rue Saint Jacques,
Montréal.

Cher Monsieur,

Pour réponse à votre lettre accompagnée de documents. Je dois vous dire que je suis heureux de savoir que vous n'avez pas abandonné votre projet de former une compagnie pour la chasse aux loup-marins sur les glaces du golfe. Je me joindrais volontiers à vous, comme j'ai déjà eu occasion de vous le dire et résignerais la position que j'occupe dans ce département, si j'étais seulement vingt ans plus jeune ; quoiqu'il en soit, je prendrai des actions dans cette compagnie.

J'ai examiné avec soin vos estimations de construction, de dépenses et profits : ils sont suffisants, mais vous avez mis vos profits bien au-dessous de la moyenne, si l'on doit prendre en considération nos fonds de pêche plus productifs et plus à la main que ceux de Terre-Neuve.

A présent vous fixez le coût du steamer avec l'équipement, à \$25,000 : je vous suggérerais d'élever votre capital à \$50,000, si c'est possible, afin d'avoir deux steamers au lieu d'un seul, comme vous le proposez ;

car deux steamers pourront être construits à meilleure condition qu'un seul, et coûteront \$47,000 vous laissant un fond de réserve de \$3,000, pour pourvoir aux accidents et dépenses imprévues.

Maintenant, si vous ne vouliez pas utiliser ce steamer à faire la pêche d'été et d'automne avec vos *trap nets* et *trawls*, il serait constamment employé au transport de fret payant, des ports d'en bas, au transport d'effets du gouvernement, etc., etc.

De plus, un steamer comme celui-ci stationné durant l'hiver dans un port libre de glaces, soit à Betchewan soit à la Pte. des Esquimaux, à 35 milles de l'île d'Anticosti pourrait rendre d'immenses services aux compagnies d'assurances maritimes, avant et après la clôture de la navigation, quand il est presque impossible d'envoyer des steamers de Québec au secours des bâtiments naufragés, par rapport à la distance (450 milles) et à la construction de nos petits steamers qui ne leur permet pas de s'aventurer dans les glaces, à cette saison de l'année, où les naufrages sont les plus fréquents, c'est-à-dire à la fin de l'automne.

Je puis vous faire voir, par les rapports de mon département, que 103 steamers, steamships et bâtiments à voiles ont fait naufrage, ces dix dernières années, sur l'île d'Anticosti; en moyenne, on compte 10 pertes totales par année; vous pouvez par là juger des pertes de vie, et de cargaisons parfois très riches.

Si le steamship "Titania," qui a été jeté à la côte, l'automne dernier, à la Pointe-Est de l'île d'Anticosti, avait pu être secouru par un steamer comme le vôtre, il aurait probablement été sauvé, et dans tous les cas les passagers et l'équipage n'auraient pas été forcés d'hiverner dans les bois, exposés à toutes sortes de privations; car vous savez qu'il n'y a que quatre phares sur cette île, à 75 milles les uns des autres et que les habitants y sont fort clair semés et peu approvisionnés.

Le SS, "Brooklyn," naufragé en même temps à quelques milles de distance avait une cargaison assurée pour un montant de \$200,000 qui fut complètement perdue durant l'hiver. Un steamer stationné à la Pointe-aux-Esquimaux étant averti à temps aurait facilement sauvé le tout, avant l'hiver, et traversé la cargaison à Percé, distance de 60 milles, réalisant ainsi sans peine de \$100,000 à \$50,000.

Enfin, je vous encourage à continuer à

ne pas abandonner une entreprise de cette importance. Comptez sur moi pour toute l'aide et l'influence que je possède et dont vous pourrez avoir besoin.

Bien à vous,

(Signé) J. U. GREGORY,

Depté. Ministre. Mar. et Pêcheries.

Nous nous réservons, M. Têtu et moi, non comme un secret ou un mystère, mais comme matière à discussion entre gens plus ou moins liés, tant ce qui concerne :

1o Le devis du steamer.

2o Le plan d'ensemble des établissements, la raison d'être de chacun d'eux.

3o Les intérêts à rallier par l'économie et le trafic.

4o D'autres industries à créer, tant sur la côte que dans les villes—notamment dans les cuirs.

5o Les pêches à la morue, au hareng, au saumon, au maquereau,—avec rets et filets perfectionnés.

6o Le personnel, à savoir le capitaine pilote, les agents, les commis, l'équipage.

7o Les ressources et les richesses naturelles de la côte à explorer et exploiter.

8o Les attaches locales d'intérêt commun, l'organisation municipale et politique, sans esprit de parti.

9o Les rapports avec les assurances et les chambres de commerce, les informations télégraphiques—les sauvetages,—et autres sujets qui naîtront de la discussion même.

Mon éloquence étant à bout, je vous livre à vos réflexions, bien sûr que vous réussirez à vous convaincre vous-mêmes de l'importance de de l'entreprise que je vous propose.

Montréal, 3 novembre 1887.

A. N. MONTPETIT.